
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01662870 3


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

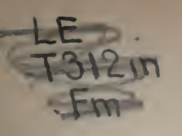
John Clarke.

IN MEMORIAM

A LA MÊME LIBRAIRIE

James Thomson. Sa Vie et ses Œuvres, par Léon Morel, docteur ès lettres (1 vol. in-8°, 1895).

Ouvrage couronné par l'Académie française.



LÉON MOREL

IN MEMORIAM

POÈMES DE

Lord Alfred TENNYSON

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, BOULEVARD ST-GERMAIN, 79

A Ernest DUPUY

Mon Cher Ami,

Depuis trente et quelques années que nous nous connaissons, j'ai souvent eu le désir de te faire savoir quelle chaude et profonde estime j'ai pour ton esprit et pour ton caractère. Mais il est peu de choses plus difficiles que de dire en face à un homme : « J'admire et j'aime ton talent, ta modestie, ta bonté. » Il y faut au moins quelque occasion extraordinaire, — comme celle qui se présente ici. Je me suis avisé de traduire en vers une œuvre d'un grand poète que tu connais et que tu apprécies à sa valeur. Tu as eu l'imprudence d'encourager mon travail à son début. Je te le dédie de tout mon cœur, en regrettant qu'il ne soit pas plus digne du poète des « Parques ».

Boulogne-sur-Mer, le 25 septembre 1898.

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier vergé à la forme.

AVANT-PROPOS

Le recueil de poèmes connu sous le nom de *In Memoriam* n'est pas seulement un des chefs-d'œuvre d'Alfred Tennyson ; c'est aussi, à de certains égards, une des œuvres les plus importantes de toute la littérature anglaise. Elle est devenue, chez nos voisins, partie du patrimoine intellectuel de tous. Elle est connue, aimée, admirée de lecteurs de toutes les classes. Beaucoup y ont trouvé, comme la royale veuve du prince Albert, des consolations dans leurs douleurs et leurs angoisses : les croyants y puisent de nouveaux motifs d'espérance et de foi ; les rationnalistes y suivent la lutte d'un ferme esprit avec quelques-uns des redoutables problèmes qui se posent devant notre intelligence. Ce petit volume est devenu, après la Bible et après Shakespeare, l'œuvre la plus généralement lue ou consultée, et la plus souvent citée dans tous les pays de langue anglaise. Il est donc un des documents auxquels on peut demander une révélation de l'âme d'un grand peuple.

Il est encore un de ceux qui serviront le mieux à faire connaître aux historiens de l'avenir l'art et la pensée britanniques dans la seconde moitié du XIXe siècle ; car ces éternels débats sur la destinée humaine qu'ont agités les penseurs et les poètes de tous les temps, l'auteur d'*In Memoriam* les aborde sous l'aspect où ils se présentent aux hommes de notre temps, après s'être muni lui-même de toutes les armes que fournissent la raison et la science modernes.

Aussi ces « élégies », si peu semblables aux modèles classiques, si différentes des sensibleries mythologiques dont est surtout constitué le « genre » ont-elles exercé une influence profonde sur deux générations de lecteurs. Après cinquante années, cette influence ne semble aucunement en déclin, et il convient de compter ce petit livre parmi les forces qui contribuent activement dans les sociétés anglo-saxonnes à la direction des croyances et à la formation des esprits. — Voilà pour quelles raisons il nous a paru désirable que ces poèmes fussent présentés à ceux des lecteurs français qui ne peuvent en prendre connaissance dans la langue particulièrement difficile et souvent obscure de l'original.

La valeur poétique de l'œuvre, d'abord contestée par quelques critiques, est depuis longtemps hors de discussion. Sous une forme qui semble volontairement braver le reproche de monotonie, l'auteur a su introduire une extraordinaire diversité de tons et d'effets. La langue, le rythme, l'harmonie et la résonnance de ces strophes, en apparence uniformes, varient à l'infini, selon que le poète exprime ses plaintes douloureuses, ou qu'il rappelle les souvenirs de l'ami perdu ; qu'il expose et discute les problèmes philosophiques de notre destinée, ou qu'il associe la nature à son deuil, à ses accès passagers de doute et de désespérance, à son hymne final de confiance et de foi. Il y a dans ces trois mille vers consacrés à la mémoire d'un ami, l'union d'une émotion à la fois intense et contenue, d'une pensée grave et hardie, d'une poésie tout ensemble puissante et sobre, dont nous serions heureux que notre traduction laissât entrevoir l'austère splendeur.

Nous avons visé dans ce travail à une scrupuleuse exactitude, et suivi presque toujours vers pour vers le texte anglais. Nous avons même conservé le système de rimes adopté par Tennyson. Mais nous avons transposé son tétramètre ïambique en alexandrins français. C'est le seul mètre qui dans notre langue se prête à la variété de mouvements et de tons du poème. C'était aussi la condition qui pouvait seule nous permettre de traduire l'œuvre en un même nombre de vers, sans presque rien élaguer des pensées ou des images exprimées en une langue beaucoup plus concise et plus brève que la nôtre.

***

Arthur Henry Hallam, l'ami à qui sont consacrés ces cent trente et un poèmes, était le fils aîné de l'historien bien connu. Né en 1812, il était de trois ans plus jeune qu'Alfred Tennyson. Leur amitié commença à l'université de Cambridge en 1828; elle devint bientôt très intime, et se continua quand Arthur Hallam eut quitté l'université en 1831. Il était fiancé à Emily Tennyson, l'une des sœurs du poète, quand il mourut brusquement à Vienne, le 15 septembre 1833.

Tous ceux qui avaient connu ce jeune homme éprouvaient pour lui quelque chose de l'admiration affectueuse qui a inspiré *In Memoriam*, et que le poète a particulièrement exprimée dans les pièces LXXXIV, LXXXV, LXXXVII et LXXXIX. Entre autres témoignages, réunis par Lord Hallam Tennyson dans sa biographie de son père, on peut lire en quels termes d'estime enthousiaste Gladstone présageait, dès le collège d'Eton, un grand et glorieux avenir pour son jeune camarade. De la catastrophe qui enleva brutalement Arthur Hallam à tant d'espoirs et à tant d'affections Tennyson éprouva une douleur qui affecta sa santé, et qui

parut, pendant plusieurs années, le vouer à une incurable tristesse. Il avait publié en 1830 et en 1832 deux ouvrages qui lui ouvraient une très brillante carrière poétique. Il laissa s'écouler dix ans avant de reparaître devant le public. Une partie de ce temps avait été consacrée à l'élaboration des poèmes à la mémoire d'Arthur Hallam. Dès l'hiver de 1833 il en avait écrit quelques-uns; (les premiers étaient ceux qui portent dans l'œuvre définitive les numéros IX, XXX, XXXI, LXXXV et CIV). Le nombre en fut peu à peu augmenté au cours des années suivantes. L'épithalame qui termine le recueil fut ajouté en 1842, à l'occasion du mariage de Cecilia Tennyson, sœur du poète ; le prologue, en forme de prière ou de profession de foi, date de 1849.

Le tout avait bien failli disparaître avant que d'être publié. Le petit cahier dont les pages contenaient le seul manuscrit de ces vers fut un jour égaré par le poète, et retrouvé, par son confrère et ami, Coventry Patmore, dans un tiroir de toilette d'un appartement garni évacué par Tennyson. Enfin, au mois de juin 1850, quatorze ans après l'achèvement de l'œuvre, *In Memoriam* parut, en un petit volume de 210 pages. Wordsworth mourait peu de temps après et Tennyson était appelé à lui succéder comme poète-lauréat, principalement, dit-on, grâce à l'admiration du prince Albert pour *In Memoriam*.

La pièce qui porte le numéro LIX figure pour la première fois dans la quatrième édition, publiée en 1851 ; celle qui porte le numéro XXXIX fut ajoutée plus tard encore.

***

L'ensemble de l'œuvre nous présente l'histoire des sentiments et des pensées provoquées chez le poète par la mort

d'Arthur Hallam, pendant une période de deux ans et demi. Ce tableau de l'évolution d'une âme commence avec le mois de septembre 1833, lorsque parvient la tragique nouvelle. Noël de l'année 1833 est rappelé par les pièces XXVIII, XXIX et XXX. Avec le poème XXXVIII l'époque est fixée au printemps de 1834. LXXII enregistre le premier anniversaire de la mort de Hallam. LXXVIII amène la fête de Noël de 1834, et LXXXIII le printemps de 1835. L'été de la même année est indiqué par les pièces LXXXIX et XCV, le deuxième anniversaire de la mort par XCIX. Un troisième Noël est mentionné dans CIII et le printemps de l'année 1836 dans le poème CXV.

Cette période de deux années et demie est celle d'un douloureux pèlerinage pendant lequel le cœur et la raison de Tennyson subissent une profonde métamorphose. Les premières pièces sont surtout des cris de souffrance, l'évocation de souvenirs poignants, les balbutiements d'une âme qui chancelle sous un coup brutal, et pour qui toute lumière et toute vérité se sont voilées. Un deuxième groupe de pièces nous montre la raison du poète aux prises avec les problèmes que soulève pour chacun de nous la mort des êtres chers. Toutes les phases par lesquelles peut passer une intelligence, qui demande à la mort son secret, se déroulent successivement devant nous. Ce sont d'abord l'incertitude et la révolte d'une négation désespérée, puis l'acceptation d'un calme encore précaire ; puis le retour à un espoir souvent combattu par le doute ; jusqu'à ce que, dans le groupe des pièces finales, nous voyons le poète revenir à la santé morale, et donner enfin une adhésion chaleureuse au dogme chrétien qui promet à son affection l'éternelle durée d'une autre vie.

*
* *

Ce poème en partie philosophique et religieux a été l'objet de nombreux commentaires explicatifs. Ce sont d'utiles secours qu'appelle assez souvent l'obscurité de la langue. Outre les analyses que fournissent les biographies du poète, telles que celles de M. Waugh et de Lord Hallam Tennyson, ou les études critiques des œuvres complètes, telles que celle de M. Stopford Brooke, plusieurs ouvrages ont été écrits pour élucider la pensée du maître. Le premier en date, à notre connaissance, est celui du Rev. F. W. Robertson, de Brighton, publié en 1862; le Rev. M. Gatty est l'auteur d'une « Clef de *In Memoriam* » qui parut en 1881 ; et Miss Elizabeth Chapman d'un « Compagnon pour la lecture de *In Memoriam* » (*A companion to In Memoriam*), qui date de 1888. Ces deux derniers ouvrages avaient, paraît-il, été vus et approuvés par le poète lui-même, ce qui ne n'empêche pas leurs interprétations d'être assez souvent et assez profondément en désaccord l'une avec l'autre. Il y a là peut-être une excuse pour le traducteur, dans les cas où sa version paraîtrait peu claire au lecteur. Nous croyons cependant qu'une comparaison avec le texte anglais montrera qu'on s'est efforcé de pénétrer sincèrement, puis d'élucider, tout en la reproduisant fidèlement, la pensée de Tennyson. Il reste vrai d'ailleurs que chez lui, comme chez plus d'un autre grand poète, aucun effort d'analyse ne peut toujours et entièrement résoudre et expliquer les éléments de sens, de son, d'évocation mystérieuse inhérente aux mots ou au rythme, dont la combinaison communique parfois une impression profonde, au moyen d'une langue qui défie quelque peu la logique.

Léon Morel.

PROLOGUE

(Ecrit par Tennyson en 1849)

Puissant Fils du Seigneur, toi, l'amour immortel,
Si ta face à nos yeux ne s'est pas révélée,
Notre âme, par la Foi jusqu'à toi soulevée,
Croit, lorsque la Raison heurte un doute éternel.

A toi ces globes faits d'ombres et de clarté;
Tu fis la Vie, et l'homme, et toute créature,
Et la Mort ; mais, ton pied, sur la dépouille obscure
De ce qui grâce à toi vécut, s'est arrêté.

Tu ne nous laisses pas dans l'inerte poussière.
L'homme que tu créas n'a pas su pour quel sort ;
Il croit que tu n'es pas pourvoyeur de la Mort,
Et que tu l'as créé, toi, Justice et Lumière.

A nos yeux tu voulus homme et Dieu te montrer ;
Tu fus l'humanité la plus sainte et plus fière.
Nos vouloirs sont à nous ; quel étrange mystère !
Nos vouloirs sont à nous, pour te les consacrer.

Nos systèmes puérils prospèrent quelques jours,
Prospèrent quelques jours, et doivent disparaître;
Ce sont reflets brisés des rayons de ton être,
Et toi seul, ô Seigneur, toi seul dures toujours.

Nous n'avons que la foi, nous ne pouvons savoir;
Seul ce que voient nos yeux est objet de science;
Mais de toi, sûrement, vient toute connaissance,
Rayon qui fend la nuit: qu'il grandisse en pouvoir!

Accorde à ce savoir la croissance infinie,
Mais qu'en nous croisse aussi le respect de ta loi;
Afin qu'en leur accord la raison et la foi
Forment comme jadis une même harmonie,

Mais plus large. Notre âme est bien folle et légère;
On te raille quand on ne te redoute pas;
Aide-nous, insensés, à diriger nos pas;
Aide ce faible monde à porter ta lumière.

Pardonne ce qui put paraître faute en moi,
Et ce qui parut être un mérite en ma vie:
Pour nous chaque faveur est de ses droits suivie,
Mais il n'est point de droits, Seigneur, de nous à toi.

Pardonne mes regrets pour l'ami qui n'est plus,
Et que tu revêtis d'une beauté si pure.
En toi je crois qu'il vit, et que ta créature
Est plus digne d'amour, étant de tes élus.

Pardonne à ma douleur l'audacieux langage
Où s'égare le cri de mon cœur dévasté;
Pardonne s'il t'offense, ô sainte vérité;
Et daigne ta sagesse, ô Dieu, me rendre sage.

IN MEMORIAM A. H. H.

OBIIT MDCCCXXXIII

I

J'ai cru, comme celui dont la harpe sonore
Accompagne des chants aux modes variés,
Que les deuils de nos cœurs sont les mortels degrés
Par lesquels nous montons plus haut, plus haut encore.

Mais quel œil assez sûr pour scruter l'avenir,
Et voir sous chaque perte un gain qui la répare ?
Quel bras saura saisir, où le Temps le prépare,
Le lointain intérêt des pleurs du souvenir ?

Que, pour ne point périr, l'Amour et la Douleur
S'unissent ; que la nuit garde sa beauté sombre.
Mieux vaut avec la Mort danser, étreignant l'ombre
Follement, et mieux vaut s'enivrer de malheur,

Que de subir du Temps vainqueur la pitié
Pour un fragile amour digne de moquerie :
« Cet homme un jour perdit ce qui faisait sa vie,
Et voilà son long deuil à jamais oublié. »

II

O vieil if, dont les bras étreignent mainte pierre,
Où des morts sous le sol couchés le nom se lit,
Leur tête sans un rêve a tes fibres pour lit,
Ta racine à leurs os s'enlace comme un lierre ;

Chaque printemps apporte aux champs les fleurs aimées,
Apporte au gai troupeau le tendre nouveau-né :
Mais, sous ton noir abri, le battement rythmé,
Compte au cadran la fin de nos brèves années.

Tu n'as pas la splendeur de la fleur éphémère ;
Mais tes puissants rameaux ont aux vents résisté,
Et les rayons brûlants des soleils de l'été
N'envahirent jamais ton ombre séculaire.

Songeant à ta durée, ô vieil arbre morose,
Il semble que l'esprit soit prêt à défaillir,
Et que, hors de mon sang, mon être va jaillir,
Pour se mêler au tien, vie en ta vie enclose.

III

O Douleur, qui poursuis mes pas, compagne affreuse,
Prêtresse de l'autel souterrain de la Mort, —
Pour rendre plus amer ou plus léger mon sort,
Quel murmure est sorti de ta lèvre menteuse ?

« L'astre court, » me dis-tu, « vers un but incertain ;
Un voile au ciel s'étend que nulle main ne lève ;
Du milieu des déserts une plainte s'élève,
Une plainte descend du soleil qui s'éteint ;

« Et ce fantôme vain, la Nature, elle-même, —
Malgré ses mille voix aux doux enchantements,
Qui sont l'écho trompeur de tous nos sentiments,
N'a rien, dans ses deux mains de spectre vide et blême. »

Irai-je donc saisir cet être aveugle et sourd,
De mes bras l'enlacer comme un appui solide,
Plutôt que d'écraser le fantôme perfide,
Né de ma fièvre, au seuil où l'âme a son séjour ?

IV

Au sommeil mon esprit s'abandonne passif ;
De la nuit mon vouloir est l'esclave timide,
Et, voguant au hasard dans la barque sans guide,
Je m'adresse à mon cœur, et je lui dis pensif :

En toi, mon faible cœur, quels nouveaux sentiments
Sont nés ? Sur tes désirs ardents l'oubli se pose ;
A peine oses-tu dire en en cherchant la cause :
« Qu'est-ce donc qui suspend mes faibles battements ? »

C'est du trésor perdu les durables pensers,
Souvenir des plaisirs de ta jeunesse en fleurs.
Eclate, ô profond vase, où tombèrent les pleurs
Qu'au toucher de sa main la douleur a glacés !

Tels de vagues tourments en confuses nuées
Passent durant les nuits sous mon regard voilé ;
Mais avec le matin renaît ma volonté,
Disant : « N'asservis pas à la mort tes pensées. »

V

Il me semble parfois que c'est presque péché
De confier aux mots mon angoisse cruelle,
Si, comme la Nature, un langage révèle
Et dérobe à la fois l'Esprit en lui caché.

Mais quand brûlent fiévreux la pensée et le cœur,
Il est quelque repos au labeur poétique,
Et la tâche du vers longue et mélancolique
Comme un lent narcotique engourdit la douleur.

Que le voile des mots me fasse un vêtement,
Comme un corps se revêt d'un lourd tissu de bure ;
Mais l'immense douleur que couvre leur parure
Laisse aux yeux deviner son contour seulement.

VI

L'un m'écrit que « la mort est la commune peine »,
Ou que « je garde encor beaucoup de chers amis » ;
Des propos coutumiers pas un seul n'est omis,
Paille vide qu'on m'offre et qu'on croit bonne graine.

Oui, commune est la mort ; mais en quoi ma douleur
Est-elle moins amère ? Ah ! plutôt ma souffrance
S'accroît de tant de maux. Jamais un jour n'avance
De l'aube jusqu'au soir, sans briser plus d'un cœur.

O père, qui, pour boire à ton soldat vaillant,
T'es levé, — tu n'as pas encor vidé ton verre,
Et voilà qu'à ses jours la balle meurtrière
A mis fin, et tu ris quand tu n'as plus d'enfant.

O mère, dont l'appel monte au maître des vents
Pour ton fils,—quand ton front se courbe en ta prière,
Le sac au lourd boulet, qui lui fait un suaire,
Plonge au vaste tombeau des flots toujours mouvants.

A vous autant qu'à moi se cachait l'avenir,
Quand pour lui j'écrivais à son heure dernière,
Ou, pensant aux récits que je devais lui faire,
Mêlais à mes travaux son constant souvenir.

Et j'attendais toujours son cher retour prochain ;
Mes vœux volaient à lui pour abréger sa route,
Et joyeux je pensais : c'est aujourd'hui sans doute ;
Ou ne dois-je au foyer le revoir que demain ?

Douce enfant, qui souris heureuse et confiante
Au miroir où tu vois l'or de tes blonds cheveux,
Et la fleur de ta joue, et l'éclat de tes yeux,
Fière de la beauté qui *lui* plaît ; pauvre amante,

Tu l'attends ; car le feu brille en la pièce close
Où ton père à deux mains bientôt l'accueillera,
Et, cherchant à prévoir ce qui mieux lui plaira,
Tu prends le gai ruban, ou prends la fraîche rose.

Il la verra ce soir parée, et sur sa joue
Elle a senti monter le sang rouge et brûlant,
Et, quittant le miroir, redresse, en s'en allant,
La boucle qui s'échappe et sur son front se joue.

Et c'est alors que sur ses beaux rêves de fête
Le malheur s'abattait : son triste fiancé
Se noie au gué par lui maintes fois traversé,
Ou, tombant de cheval, il s'est brisé la tête.

Ah ! que peut maintenant lui réserver la vie ?
Et dans ce monde, hélas ! quel bonheur m'est resté ?
Pour l'enfant un long deuil dans la virginité ;
L'âpre route, pour moi, sans un ami suivie.

VII

Sombre maison, près des murailles de laquelle
Je reviens, dans la longue et la maussade rue ;
Portes, où tant de fois j'attendis, l'âme émue,
Le cœur battant, sa main à l'étreinte fidèle,

Sa main qui de ma main ne sera plus serrée —
Me voici devant vous, car le sommeil me fuit,
Et, comme un criminel qui se glisse en la nuit,
Des premières blancheurs je vois l'aube éclairée.

Hélas ! il n'est plus là ; mais voici qu'alentour
S'élève la rumeur lointaine de la vie,
Et lugubre, à travers le brouillard et la pluie,
Sur cette morne rue a point le blême jour.

VIII

Quand l'heureux fiancé vers la demeure amie,
Où vit celle qui l'aime, arrive plein d'espoir,
Si, mettant pied à terre et frappant le heurtoir,
Il apprend que l'aimée est loin de là partie,

Alors, tout attristé, devant la sombre porte,
Il voit soudain pâlir la magique clarté
Du parc et du château ; la froide obscurité
Emplit cette maison où toute joie est morte.

Tel aujourd'hui je vois ce monde radieux
Où notre heureuse vie autrefois fut vécue,
Et les champs, et les bois, et la chambre, et la rue ;
Car pour moi tout est sombre où ne sont plus tes yeux.

Mais l'amant voit peut-être, au détour d'une allée
Où pensif il conduit sa triste rêverie,
Sur un rameau battu des vents, presque flétrie,
La fleur que protégeait hier la bien-aimée ;

Et je crois reconnaître en eux ma destinée :
Ta vue, ô triste cœur, a retrouvé ravie,
Sur son frêle rameau la fleur de poésie,
Qui vivait oubliée et ne s'est point fanée.

Puisque l'ami perdu la vit avec plaisir,
Ma main la plantera sur sa tombe chérie,
Pour que, s'il est possible, elle y reprenne vie,
Ou, mourante, du moins puisse en ce lieu mourir.

IX

Beau vaisseau qui, fuyant les rives d'Italie,
Vogues fier, sur les champs placides de la mer,
Avec les précieux restes d'un être cher,
Ouvre tes ailes, et le porte à sa patrie.

Viens le rendre à tous ceux dont la plainte éplorée
Au ciel s'élève en vain; puisse un bon vent plisser
L'image de ton mât sur les eaux, et pousser
Sur de propices flots son urne consacrée.

Mais que glissant, la nuit, ta carène rapide
D'aucun souffle brutal ne soit heurtée, avant
Que Phosphor, pur tel que notre amour, se levant,
Fasse de sa lueur briller le pont humide.

Allume tous tes feux, ô voûte sidérale ;
Dormez, paisibles cieux, sur le vaisseau fuyant ;
Dormez, paisibles vents, comme dort maintenant
Le frère que j'aimai d'une amour sans rivale ;

Mon Arthur que jamais je ne dois plus revoir,
Avant d'avoir fini seul ma triste carrière ;
Aussi cher que le fils le peut être à la mère,
Plus que mes frères cher à mon cœur sans espoir.

X

J'entends le bruit des eaux que ta quille sépare ;
J'entends le tintement de la cloche de nuit ;
Je vois chaque hublot où ta lumière luit ;
Je vois le matelot debout près de la barre.

Tu ramènes béni le marin à sa femme,
Et plus d'un voyageur las des pays lointains,
Et des lettres qui vont à de tremblantes mains,
Et ce fardeau lugubre : un corps où n'est plus l'âme.

Rends le nous ; satisfais notre crédule cœur :
Du pays bien connu la tranquillité plaît
A nos esprits ici formés : il nous paraît,
Enfants du préjugé, qu'il soit quelque douceur

A dormir sous le trèfle et les fleurs de ce lieu
Que le soleil réchauffe et que l'eau du ciel mouille,
Dans l'église où, pieux, le hameau s'agenouille
Pour vider au calice un vin béni par Dieu,

Plutôt que si, ta quille aux vagues écumantes
Engloutie, il était au fond des mers lancé,
Où sa main qui la mienne a tant de fois pressé
S'enlacerait aux bras glacés d'algues flottantes.

XI

Calme est la matinée, et, dans l'air, pas un son ;
Et ce calme convient à ma douleur calmée ;
Seule, à travers la branche et la feuille fanée,
Une châtaigne tombe au tapis du gazon ;

Calme et profonde paix sur ces forêts altières,
Sur la rosée et sur les humides genêts,
Et sur ces fils d'argent qui croisent leurs filets
Où l'émeraude et l'or brillent en mille pierres ;

Calme et pure lumière en cette grande plaine
Où l'automne a posé son riche coloris,
Qui, de fermes couverte et de fins clochers gris,
Ondule en larges flots jusqu'à la mer lointaine ;

Calme et profonde paix en l'air vaste du soir,
En ce feuillage qui rougit avant la chute, —
Et, si le calme tombe à mon cœur las de lutte,
J'accepte pour mon cœur un calme désespoir ;

Calme en mer, où l'argent miroite, en lueurs vagues,
Où le flot balancé s'endort avec douceur ; —
Et calme de la mort, hélas ! au noble cœur
Que soulève le seul soulèvement des vagues.

XII

Comme un ramier s'élève, et, dans l'air suspendu,
Va porter loin de là quelque triste nouvelle,
Un message de deuil qu'attache un lien frêle
Sous l'aile qui palpite en un vol éperdu,

Tel je prends mon essor; je ne puis demeurer ;
Je fuis l'arche du corps et la laisse isolée,
Pesant amas de nerfs d'où l'âme est envolée ;
Je quitte la falaise, impatient d'errer

Sur l'océan, miroir au cercle grandissant ;
Enfin le ciel du sud à mes yeux se dévoile,
A l'horizon lointain je vois surgir la voile,
Et sur la rive alors je plane en gémissant,

Et je dis : « Est-ce ainsi qu'il revient, mon ami ?
A ce terme aboutit tant d'amour et de crainte ? »
Et dans l'air je tournoie en répétant ma plainte :
« Tout est-il donc fini ? tout est-il donc fini ? »

Puis en avant soudain je m'élance, ou j'effleure
La proue en me jouant, et je retourne alors
Au point où j'ai laissé mon périssable corps,
Et j'apprends que je l'ai quitté pendant une heure.

XIII

Comme les pleurs d'un veuf quand, les rêves trompeurs
Lui montrant l'être aimé qu'il a perdu naguère,
Il tend les bras, il doute et cependant espère,
Et sent la place vide, — ainsi tombent mes pleurs.

Sur ma perte le temps reste sans influence :
C'est le vide, où le cœur sur un cœur se pressait ;
Le silence, où la main à la main s'unissait,
Jusqu'à ce que sur moi tombe aussi le silence.

Je pleure, car l'ami, le frère de mon choix,
Pensée auguste, vit en sa sphère lointaine ;
Cet homme en qui j'aimais la passion humaine
Est une Ombre, non plus une vivante voix.

O Temps, viens me prouver qu'avec ses longs tourments
De songes décevants ma douleur n'est pas née.
Ce passé semble étrange à mon âme étonnée,
A ce point que mes pleurs cessent quelques moments,

Et mon rêve a loisir de déployer son aile
Pour planer au-dessus du navire approchant,
Comme s'il apportait les ballots du marchand,
Non les mortels débris d'une vie éternelle.

XIV

Si j'étais informé par quelque prompt rapport
Que tu vinsses d'atteindre au terme du voyage,
Et si je me hâtais de descendre au rivage
Pour te voir en effet amarré dans le port ;

Si debout, sous les plis de mon deuil douloureux,
Je voyais tour à tour ceux que ton flanc recèle
Franchir d'un pas léger l'étroite passerelle,
Saluant leurs amis d'un signe affectueux ;

Et si je croyais voir venir parmi les autres
Cet homme dont l'esprit me semblait plus qu'humain ;
S'il mettait tout-à-coup dans la mienne sa main,
Si ses mille questions parlaient de tous les nôtres ;

Et si je lui disais les douleurs éprouvées,
Et mes jours à demi flétris par le malheur,
S'il s'affligeait alors de l'état de mon cœur
Et se montrait surpris de si folles pensées ;

Et si je ne trouvais en lui nul changement ;
Si, la mort sur son corps n'ayant laissé de trace,
Je revoyais intacts les traits de cette face,
Je ne serais surpris d'un tel évènement.

XV

Le vent monte ce soir dans les cieux embrasés ;
Il mugit de ce point où le soleil décline,
Dépouille de leur or tous les bois en ruine,
Et chasse dans les airs les corbeaux épuisés.

La forèt crie, et l'eau roule en vague profonde,
Dans le pré le troupeau s'assemble épouvanté,
Et, sur l'arbre ou la tour étrangement jeté,
Un rayon de soleil rasant frappe le monde.

Sans la foi qui me dit qu'il repose à ton bord,
Et que les mouvements de ta course rapide
Glissent silencieux sur un cristal liquide,
Je ne pourrais souffrir le tumulte et l'effort

Qui met voix si lugubre aux branches dénudées ;
Mais, sans la crainte aussi que ma foi soit erreur,
L'inquiétude farouche où se plaît le malheur
Prendrait plaisir à voir ces lointaines nuées

Qui, toujours gravissant, montent plus haut aux cieux,
Poussent avec lenteur leur masse au sombre flanc,
Puis tombent à l'ouest en un chaos croulant,
Bastion menaçant frangé de mille feux.

XVI

Quels mots ai-je laissés échapper de ma bouche ?
Le calme désespoir et l'inquiète ardeur
Peuvent-ils habiter ensemble un même cœur,
Ou la douleur changer à tout vent qui la touche ?

Ou voit-on seulement en elle l'apparence
D'un changement, quand vient ou le calme ou l'orage,
Alors qu'elle connaît, des formes de passage,
En son être profond, ce qu'à la transparence

D'un lac mort a laissé l'ombre d'une hirondelle
 Qui passe, suspendue en une ombre de ciel ?
 Ou, frappé par un coup si brutal et cruel,
Suis-je confus ainsi qu'une pauvre nacelle

Qui se heurte la nuit aux roches d'un écueil,
 Et follement chancelle avant d'être engloutie ?
 Ma pensée à ce choc fut-elle anéantie ?
Ma conscience enfin périt-elle en mon deuil ?

Et suis-je devenu comme un homme en délire
 Dont le rêve troublé mêle au nouveau l'ancien,
 Jette en éclairs le vrai, puis le faux aussi bien,
Pur chaos où nul plan réglé ne se peut lire ?

XVII

Tu viens, toi que nos pleurs appellent ; d'un bon vent
 Ta voile fut gonflée, et ma vive prière,
 Comme le souffle ami d'une brise légère,
T'a doucement poussé sur le désert mouvant.

Car mon esprit te vit pendant bien des semaines,
 Franchir de l'horizon les cercles successifs ;
 Pour quelques jours encor nous demeurons craintifs ;
Accours ; tout ce que j'aime, ici tu le ramènes.

Sous quels cieux désormais que tu puisses errer,
 Comme un ruban de feu qui sur les eaux se joue,
 Nuit et jour ma prière, au devant de ta proue
Brillera comme un phare et saura t'éclairer.

Puissent donc la fureur des vents et leurs alarmes
A jamais t'épargner, ô navire sacré,
Et dans les chaudes nuits, que le ciel éthéré
Du sein des astres verse un baume en douces larmes.

Nous reçûmes de toi plus qu'un bienfait humain,
Tu nous as rapporté de si précieux restes :
Les cendres de celui qu'aux seuls séjours célestes
Je dois voir, quand j'aurai seul fini le chemin !

XV.II

C'est bien ; c'est quelque chose; en la paisible terre,
Qui le vit naître au jour, son corps est en repos,
Et, dans le sein commun, la cendre de ses os
Pourra nourrir la violette d'Angleterre.

C'est peu de chose; mais il semble, en vérité,
Qu'à son corps soit donnée une paix plus heureuse,
Si de noms familiers une troupe pieuse
L'entoure, en ce pays que jeune il a hanté.

Venez donc, pures mains, supportez cette tête
Qui dort, ou du sommeil porte un masque trompeur ;
Venez entendre, ô vous, amants de la douleur,
Le rituel des morts en notre triste fête.

Et pourtant, même encor, si cela pouvait être,
Je voudrais, me penchant sur son fidèle cœur,
A sa bouche pâlie, hélas ! souffler sans peur
La frêle vie en moi tout près de disparaître,

Et qui ne meurt pourtant ; mais dure, pour souffrir,
Pour former lentement une âme plus constante,
Pour me faire un trésor de la figure absente
Et des mots que jamais je ne dois plus ouïr.

XIX

La Severn a reçu du Danube ce cœur
Qui, noirci par la mort, immobile repose :
Près de ces bords riants leur amour le dépose,
Où de la mer voisine on entend la rumeur.

Là, deux fois chaque jour, la Severn s'emplit ;
Le flot salé remonte, et, parmi les collines,
Fait taire une moitié du Wye aux voix mutines,
Et régner le silence au-dessus de son lit.

Notre Wye est muet et sa course enrayée,
Et muettes en moi mes profondes douleurs,
Quand, ne pouvant ouvrir une issue à mes pleurs,
La souffrance m'emplit et ma voix est noyée.

Puis le flot redescend, et le babil de l'eau
Reprend voix sous l'abri de ses rives boisées ;
Mes cruelles douleurs aussi sont apaisées,
Et je puis prononcer quelques mots de nouveau.

XX

Ces moins âpres douleurs où la voix n'est pas close,
Où mille tendres vœux se mélangent aux pleurs,
Sont comme en un logis les simples serviteurs,
Quand le maître en son lit, mort depuis peu, repose ;

Ils disent leurs regrets en de naïfs discours,
Et calment par des pleurs le deuil qui les oppresse ;
« Pour retrouver jamais », soupire leur tristesse,
« Un tel maître à servir, il faudra bien des jours. »

Comme ces serviteurs mes moins sombres pensées
Trouvent au son des mots quelque soulagement ;
Mais je souffre parfois plus douloureusement ;
Mes larmes sont alors dès leur source glacées.

Tels, assis au foyer, tous les enfants craintifs
Frissonnent dans un air où la Mort a passé ;
A peine un souffle sort de leur cœur angoissé,
Ou, fantômes muets, ils vont à pas furtifs ;

Mais les libres propos sont de leur bouche exclus ;
Tout espoir en leur âme et toute joie expirent
Devant le siège vide, et pensifs ils soupirent :
« Lui si tendre ! si bon ! nous ne le verrons plus. »

XXI

Je chante pour celui qui dort sous ce tombeau,
Et, comme autour de moi l'herbe et les fleurs ondulent,
Pour y jouer les airs que mes plaintes modulent,
Je prends en ce jardin des morts quelque roseau.

Le voyageur parfois m'écoute ; et l'un de dire,
Avec un dur mépris : « Cet homme enlèverait
Aux faibles toute force, et son chant suffirait
Pour que des cœurs humains fondît la molle cire. »

Un autre dit : « Voyez le désespoir touchant !
Il se pare à nos yeux de sa navrante peine
Pour gagner, grâce aux sons de sa musique vaine,
L'éloge qu'on décerne à tout amour constant. »

Un troisième s'irrite : « Il choisit bien son temps
Pour dire en vers oiseux une douleur privée,
Alors que, chaque jour, la foule soulevée
Livre au pouvoir civil assauts plus violents !

Devons-nous donc faiblir et nous désespérer
Quand la Science atteint de chaque main tendue
Des mondes, et ravit, à travers l'étendue,
Le secret que l'étoile avait voulu cacher ? »

Passants, votre propos est ignorant et vain.
Vous n'avez pas connu celui que cette terre
Enferme ; ma douleur je ne saurais la taire,
Mes chants sont comme ceux des linots au matin.

L'un, de ses airs joyeux, éveille la vallée,
Il a vu ses petits gaîment quitter le nid ;
L'autre est triste ; en son chant pleure un deuil infini ;
Car dans le nid désert, sa couvée est volée.

XXII

Le sentier que jadis ensemble nous suivîmes,
En traversant charmés d'heureuses régions,
Quatre ans nous conduisit, par la plaine et les monts,
Des champs parés de fleurs à de neigeuses cîmes.

Et toujours nos deux voix joyeuses s'élevaient,
Et, couronnés des fleurs que donnait la saison,
D'un Avril au suivant nous foulions le gazon,
Et de Mai jusqu'à Mai nos cœurs gaîment chantaient.

Mais comme, un soir d'automne, en la cinquième année,
Sur le flanc d'un ravin le sentier s'inclinait,
Au bas de ce vallon, où l'Espoir nous menait,
Etait assise l'Ombre aux hommes redoutée ;

Et, brisant tout à coup notre amitié pure,
Elle ouvrit à deux bras son manteau noir et froid,
De ses plis à ton corps fit un linceul étroit,
Sur ta bouche entr'ouverte étouffa le murmure,

Et t'emporta rapide où mon cœur haletant
N'a pu te suivre, hélas ! ni même mon regard ;
Mais je marche à grands pas, et sais que, quelque part
Sur le chemin désert, l'Ombre assise m'attend.

XXIII

Tantôt m'abandonnant à ma douleur muette,
Et tantôt de mon cœur laissant éclore un chant,
Toujours seul, vers l'endroit où le Fantôme attend,
Qui sous un noir manteau couvre sa pâle tête

Et tient en main les clefs de l'humaine croyance,
Je marche ; et bien souvent je me sens chanceler ;
Je tourne mes regards où mon pas vient d'aller,
Ou vers cet horizon qui lentement s'avance.

Ah ! quel autre chemin déroulait son ruban,
Quand toute feuille avait sa voix dans les campagnes,
Quand partout, s'élevait, sur les riches montagnes,
L'heureux bourdonnement du murmure de Pan !

Quand chacun tour à tour de l'autre était le guide,
Quand l'Esprit dans l'Esprit trouvait un aliment,
Quand courait la Pensée à la Pensée, avant
Que ne les atteignît la Parole rapide !

Quand nos yeux ne voyaient rien que de noble et grand ;
Quand pour tous les bonheurs notre attente était prête;
Quand du Printemps la sève et la force secrète
Courait en nous avec l'onde chaude du sang !

Quand les rêves profonds de la philosophie
Sur les sommets Argiens en chants divins parlaient,
Et que mille chansons aux buissons s'éveillaient
Suivant le doux accord des flûtes d'Arcadie !

XXIV

L'éclat de mon bonheur a-t-il vraiment été
Aussi pur et parfait que je me plais à dire ?
L'astre, source du jour, nos yeux ne le voient luire
Que parsemé d'ilôts errants d'obscurité.

Si nous n'avions vu que limpide lumière,
La terre aurait été cet Eden radieux
Que des humains jamais n'ont contemplé les yeux,
Depuis le premier soir ou l'aurore première.

Est-ce que traversant la brume des douleurs,
    Un bonheur d'autrefois paraît plus grand aux hommes?
    Ou bien l'humilité de l'état où nous sommes
Donne-t-elle au passé plus brillantes couleurs ?

Ou peut-être le temps reculant pas à pas,
    Lorsqu'il devient lointain, de gloire s'auréole ;
    L'orbe entier resplendit sous la sombre coupole,
Mais, y vivant, nos yeux ne le connaissaient pas.

XXV

Je sais que telle était la Vie, — un dur sentier
    Où nos deux pas égaux suivaient la même ligne ;
    Aujourd'hui, comme alors, chaque journée assigne
Aux reins du voyageur le fardeau journalier.

Mais jadis je marchais avec autant d'aisance
    Que flotte dans les airs un oiseau messager ;
    Et j'aimais ce fardeau que j'avais à porter
Parce qu'il exigeait une chère assistance.

Rien ne pouvait lasser ni mon corps ni mon cœur,
    Quand l'Amour partageait avec sa main puissante
    La charge d'un chagrin qui m'eût été pesante,
Et donnait à l'ami moitié de ma douleur.

XXVI

Et toujours se déroule au loin la triste route,
    Et je la suis toujours ; j'ai hâte de prouver
    Que l'Amour ne saurait par le temps s'altérer,
Malgré les mots railleurs et le frivole doute.

Mais si l'œil à qui rien au monde n'est caché,
Ni crime ni vertu ; qui, sous l'écorce verte,
Voit l'arbre au cœur pourri comme une gousse ouverte,
Et voit crouler le mur qui n'est pas achevé ;

Ah ! si réellement ce regard doit prévoir
Ou voir (puisque pour Lui le temps est sans époque)
En ma vie à venir un regret équivoque ;
Si, le matin, Amour, elle doit être, au soir,

Indifférence, — avant que l'aube de demain
N'éclaire à l'orient les vagues blanchissantes,
Puissé-je rencontrer cette Ombre aux clefs puissantes,
Et qu'elle me dérobe à mon propre dédain !

XXVII

Je ne puis envier, si triste que je sois,
Le captif affranchi de toute noble rage,
Ni la linotte née en une étroite cage,
Qui n'a jamais connu l'été des libres bois.

Je ne puis envier le destin de la brute
Qui, libre dans son champ, paît, s'ébat et s'endort,
Sans entrave ou lien, sans faute et sans remord,
Car de l'âpre devoir elle ignore la lutte.

A d'autres, sans regret, je laisse le bonheur,
Ayant gardé pour eux leur amour, sans partage,
De croupir au marais d'un égoïsme sage ;
Je dédaigne une paix due à la mort du cœur.

Ce que croit ma raison, quoi qu'il puisse arriver,
Et ce que sent mon cœur en sa douleur amère,
C'est que mieux vaut l'amour suivi d'un deuil austère
Que la paix de celui qui ne sut pas aimer.

XXVIII

L'heure est proche où du Christ on fête la naissance :
Dans une nuit sans lune un calme solennel ;
De colline en colline les cloches de Noël
Se répondent, perçant la brume et le silence.

De nos quatre hameaux ce sont les quatre voix ;
Sur la lande ou les prés le vent nous les apporte ;
Leur bruit s'enfle et s'éteint ; il semble qu'une porte
Entre ces sons et moi se ferme chaque fois.

Chacun des quatre vents une voix nous amène,
Qui grandit, puis se perd en une humble rumeur :
Bonté du cœur et paix, paix et bonté du cœur,
Bonté du cœur et paix à la famille humaine.

Cet an m'a vu souffrant m'endormir, m'éveiller ;
J'ai presque désiré la nuit qui n'est suivie
D'une aube, et souhaité que se brisât ma vie,
Avant d'entendre encor ces cloches m'appeler.

Mais leur pouvoir est grand sur mon cœur anxieux,
Car leur appel déjà parlait à ma jeunesse ;
Leur voix à ma douleur mêle un peu d'allégresse,
Les cloches de Noël au carillon joyeux.

XXIX

Lorsque règne en nos cœurs un chagrin si cruel,
Que de paix au foyer chaque jour il nous prive,
Et qu'au fatal regret durement il nous rive,
Oserons-nous fêter la veille de Noël,

Qui n'amène plus l'hôte appelé par nos vœux,
Pour enrichir le seuil de la longue soirée
Des trésors d'une joie à chacun inspirée
Dans la danse, le chant, les gais propos, les jeux ?

Oui, certe, et tandis que du houx la frondaison
Orne le marbre froid des fonts au baptistère,
Qu'Habitude et Coutume aient leur guirlande chère,
Calmes gardiennes qui protègent la maison ;

Les deux antiques sœurs au souvenir fidèles,
Grises nourrices que révolte tout début,
Pourquoi leur refuser leur annuel tribut
Avant leur temps ? La mort aussi viendra pour elles.

XXX

A Noël en tremblant nos doigts ont donc tressé
Le houx, et mis à l'âtre une guirlande verte ;
D'un brouillard pluvieux la terre était couverte
Et le soir de Noël triste s'est abaissé.

Comme aux jeux d'autrefois, dans le salon bruyant
Nous prîmes nos ébats, image peu sincère
De la joie, et chacun eut la pensée austère
Qu'un fantôme était là muet et nous voyant.

Nous cessâmes : les vents dans le hêtre sifflaient,
Vents d'hiver qui balaient des plaines infinies ;
En cercle assis, les mains de l'un à l'autre unies,
Nous nous taisions ; seuls nos regards se parlaient.

Puis le son de nos voix comme un écho monta ;
Nous chantions (nos yeux se voilant de buée)
La chanson qu'il avait si gaîment entonnée
Un an plus tôt : chacun éperdument chanta.

De plus doux sentiments en nos cœurs se glissèrent ;
« Plus de paix sûrement convient », disions-nous,
« Ils reposent en paix et leur sommeil est doux » ;
Un silence suivit, et nos larmes coulèrent.

Dans nos voix un plus noble enthousiasme s'enflamme ;
Nos chants disent alors : « Ils ne périssent pas,
Ils ne perdent l'amour qu'ils eurent ici-bas,
Et s'ils changent, pour nous rien ne change leur âme ;

Loin de ce monde où tout est mouvant, éphémère,
Dans son pouvoir grandi demeurant identique,
De ses rayons aigus la flamme séraphique
Perce tout voile, et court de l'une à l'autre sphère. »

Lève-toi radieuse, ô sainte matinée ;
Que du fond de la nuit monte le jour joyeux ;
O Père, touche l'Est, et fais jaillir les feux
De l'aube qui brilla quand l'Espérance est née.

XXXI

Quand Lazare eut quitté la voûte sépulcrale,
Que Marie au logis vit son frère rentré,
Lui fut-il demandé s'il avait désiré
L'entendre sangloter sur sa pierre tombale?

« Frère, ces quatre jours où les as-tu passés ? »
Nul ne nous a transmis la réponse à ce doute ;
Mais s'il eût dit ce qu'est la mort que l'on redoute,
Quels motifs de louange inconnus fussent nés !

Les voisins accourus ont quitté leur maison ;
De joyeuses rumeurs chaque rue est emplie ;
Et l'on voit couronnés d'allégresse infinie
Les sommets d'Olivet pourpres à l'horizon.

« Voilà l'homme que Christ releva de la couche
Des morts ! » — Dans le secret le reste est demeuré ;
Car le mot de la mort il ne l'a pas livré,
Ou de l'Evangéliste un sceau ferma la bouche.

XXXII

On peut lire en ses yeux sa muette prière,
Et nul autre penser dans son cœur n'est admis
Sinon qu'il était mort, lui devant elle assis,
Et que voilà celui qui lui rendit son frère.

Alors, d'un grand amour enivrée, elle oublie
Tout amour étranger, quand son regard ardent,
Quittant les trais chéris de son frère vivant,
S'arrête sur celui qui vraiment est la Vie.

Tous les pensers subtils, les doutes, les alarmes
Emportés dans le flot de son parfait bonheur,
Elle verse, à genoux, sur les pieds du Sauveur
De précieux parfums, et du nard, et des larmes.

Bénis ceux dont la vie est fidèle prière,
Qui fondent leurs amours sur un amour plus grand ;
Quel cœur a sur lui-même empire aussi puissant ?
Est-il félicité comme la leur entière ?

XXXIII

Toi qui, des régions du labeur, de l'orage,
Peux te croire élevé dans un air plus serein,
Dont la foi dans tout lieu voit un centre divin
Et n'a souci de rendre aux dogmes son hommage,

Crois-moi, laisse ta sœur adresser sa prière
Au ciel de sa jeunesse, aux heureuses visions ;
Ne va point assombrir de vagues confusions
Cette vie où l'amour met sa pure lumière.

Sa foi modeste, autant que la tienne, est sincère ;
Plus promptes sont ses mains aux nobles charités.
Que ce sang, cette chair soient de toi respectés,
Sous lesquels elle voit le Vrai dans un mystère !

Tu crois que la raison a son point culminant
Quand elle n'obéit qu'aux lois de la conscience,
Ah ! crains de succomber à quelque déchéance,
Faute d'un tel modèle à tes regards présent.

XXXIV

De mon obscure vie il me faudrait apprendre
Qu'à la vie à venir est un temps infini, —
Sinon, tout clair rayon de ce monde est banni,
Et rien n'est ici-bas que poussière et que cendre.

Ce cercle de verdure et ce globe de flamme, —
Illusoire beauté, — comme en peut enfermer
L'œuvre qu'un vain poète au hasard dut former,
Inconscient d'un but où s'efforce son âme.

Que serait Dieu pour moi si tout devait périr ?
Et pour guider mon choix quel motif peut-il être
Entre des biens mortels ? pourquoi faire paraître
Un peu de patience avant que de mourir ?

Mieux vaudrait sans retard me donner à la paix,
(Tel l'oiseau qu'un serpent de sa prunelle ardente
Fascine), et me jeter à la gueule béante
De ce noir gouffre vide où tout cesse à jamais.

XXXV

Si pourtant une voix qui mérite créance
Murmurait, de la couche étroite de nos morts :
« Le visage se creuse et se courbe le corps,
L'homme meurt : à sa cendre il n'est point d'espérance ; »

Ne pourrais-je répondre ? « Eh bien, quand il serait !
Pour une heure, ici-bas, Amour, je me propose
D'entretenir vivante une si douce chose. » —
Mais, si je me tournais, mon oreille entendrait

De la mer sans abris les longs gémissements,
Le ruisseau qui jamais, prompt ou lent, ne repose,
Mais abaisse les monts des Eons, et dépose
Les sables qui seront un jour des continents.

Et l'Amour me dirait alors en soupirant :
« Des rives de l'oubli la rumeur grandissante
Changera ma douceur en angoisse croissante ;
C'est mourir à moitié que me prévoir mourant. »

Ah ! que sert de soumettre à mon âme étonnée
Ce stérile débat ? Si la Mort au grand jour
Se révélait, jamais ne serait né l'Amour,
Ou sa vie eût été médiocre, et bornée

A la simple union d'indolentes humeurs ;
Ou, plus grossier, il eût, satyre à forme impure,
Dansé sur les gazons, pressé la grappe mûre,
Mangé, dormi, sous l'ombre aux joyeuses rumeurs.

XXXVI

Pour nous d'obscurs liens joignent les vérités
Qui s'élèvent du fond mystérieux de l'être,
Mais nous devons bénir le nom du divin maître
Qui les livre en monnaie aux humaines cités ;

Car la Sagesse aux cœurs mortels doit pénétrer,
Où le Vrai n'atteint pas sous une forme pure ;
Mais il peut d'un récit revêtir la parure,
Et, par cette humble porte, en nos âmes entrer.

Le Verbe a donc pris vie ; avec d'humaines mains
Du credo des credos il forgea le métal
Dans la perfection de l'amour idéal,
Plus fort que n'eût rêvé poète aux songes vains ;

Et chacun le peut lire : et celui qui moissonne,
Ou qui creuse la tombe, ou bâtit la maison,
Et ces sauvages yeux dont le seul horizon
Est l'écueil de coraux où le flot gronde et tonne.

XXXVII

Urania s'indigne, et je l'entends parler :
« De tes débiles vers cesse le vain murmure ;
Pour cette foi combat maint prêtre à l'âme pure,
Mainte voix que ta voix ne saurait égaler.

Retourne à ton ruisseau natal, ou, si jamais
Tu le quittes, gravis les flancs de ton Parnasse,
Ecoute en tes lauriers chanter le vent qui passe
Sur les bords escarpés du mont aux deux sommets. »

Ma Melpomène alors répond, baissant les yeux,
Et la honte à son front met un léger nuage :
« Non je ne suis pas digne, hélas ! de rendre hommage,
A la grandeur de tes secrets mystérieux.

Humble Muse attachée à la terre où j'habite,
J'ai pour moi ce seul art : amuser les esprits,
Endormir de mes chants les cœurs endoloris,
Rendre à l'amour humain le tribut qu'il mérite.

Mais toujours mes pensers au cher mort s'arrêtant,
A ce qu'il me disait des célestes mystères,
(Et ces paroles sont à mon âme aussi chères
Que la liqueur sacrée aux lèvres d'un mourant),

Alors, sur mon chemin, j'ai dit, en un murmure,
Ce qu'il est de douceur dans le vrai révélé;
Ainsi le champ du maître est par mes pieds foulé ;
Mes vers aux saintetés ont mis une ombre obscure. »

XXXVIII

Mon pied lassé s'attarde en ce champ ; mais toujours
La lumière des cieux me paraît altérée ;
Les horizons n'ont plus de lueur empourprée ;
Je vois sans nul espoir se succéder les jours.

Le renouveau revient sans m'apporter de joie,
Ni ces chants du printemps, heureux avant-coureurs ;
Mais, dans les vers oiseux où chantent mes douleurs,
Un rayon consolant semble éclairer ma voie.

Si là-haut le souci de ce que nous faisons
Survit, quand de liens votre âme est délivrée,
De ces chants pleins de toi, de leur douleur navrée,
Peut-être sans plaisir n'entends-tu pas les sons.

XXXIX

Vieux gardien de ces os qu'abrite ici la terre,
Qui répands, sous le coup distrait de mon bâton,
Ta vivante fumée en nuage fécond,
If sombre, dont le pied étreint la froide pierre,

Et plonge sous le sol vers la tête sans rêve,
Elle vient donc aussi pour toi cette heure d'or,
Où nait après la fleur une autre fleur encor !
Mais la Douleur (dont l'œil s'attache aux morts sans trève,

Qui des sombres tombeaux humains épaissit l'ombre),
Par sa bouche qui ment quels mots sont murmurés ?
— Tes rameaux sur leur bord un instant éclairés
Sont aussitôt rendus à leur tristesse sombre.

XL

Je voudrais que nos deuils se pussent oublier,
Et qu'une âme, qui s'est vers le ciel élancée,
Fût pour nos souvenirs comme une fiancée
Au jour qui la parait des fleurs de l'oranger !

Quand d'amour couronnée elle se lève enfin,
Pour les derniers adieux à la chère demeure,
Et qu'avec les espoirs le regret qui l'effleure
Fait de ses tendres yeux un Avril incertain ;

Et le père est ému d'une douteuse joie,
Et les pleurs maternels ne se peuvent tarir,
Quand elle les embrasse, et part, et voit s'ouvrir
Des royaumes nouveaux d'amour devant sa voie.

Là son rôle sera d'élever et d'instruire.
Entre les jours passés et les jours à venir,
La loi de Dieu fit d'elle un anneau pour unir
Les générations que le temps vient détruire.

De même, sans nul doute, il t'est donné là-haut
De vivre pour porter des moissons éternelles,
Dans ces nobles labeurs des âmes immortelles
Que permet le pouvoir céleste et sans défaut.

Hélas ! la différence est à voir trop aisée !
Ses nouvelles souvent dans la vieille maison
Pénétreront ainsi qu'un clair et gai rayon ;
Au foyer bien souvent reviendra l'épousée,

Aux questions de chacun répondant tour à tour,
Leur montrant son bébé, fière et joyeuse mère ;
Et ceux à qui le plus son absence est amère
Chériront le présent de tout l'ancien amour.

Mais pour un long adieu nos mains se sont serrées,
Jusqu'au jour où je dois tomber chargé d'hivers ;
Des champs déjà connus à mes pas sont ouverts
Aux tiens des régions encore inexplorées.

XLI

Toujours ton âme avant notre perte, ô mon frère,
Monta vers les sommets d'un vol audacieux,
Comme un feu de l'autel s'élève vers les cieux,
Ou, dans un air impur, une vapeur légère.

Mais je ne connais plus l'être où tu t'es changé ;
J'ai perdu les liens qui m'unissaient naguère
A tes divers états ; laissé seul sur la terre
Aucun de tes progrès n'est de moi partagé.

Rêve fou ! Je voudrais, s'il m'eût été permis,
D'ailes fières armer ma volonté ravie,
Pour franchir les degrés de lumière et de vie,
Et, d'un élan, monter jusqu'à toi, mon ami.

A mes tristes pensers ne sont guère alliées
Ces incertaines peurs qu'évoque le trépas ;
Je songe sans frémir au gouffre sous nos pas,
Aux cris affreux montant des ombres oubliées ;

Mais quand descend au soir le soleil sur la lande,
Souvent alors j'éprouve une intime frayeur,
Et le spectre d'un doute a glacé tout mon cœur :
Est-il sûr que la mort à mon amour te rende ?

Mon âme s'élevant en son ardent essor
Aux merveilles par toi peut-être abandonnées,
Dois-je, à travers le cours des futures années
A jamais attardé, suivre de loin ton sort ?

XLII

De ces pensers obscurs mon cœur est tourmenté :
Toujours il devança mes pas dans la carrière ;
Mais, comme un même lieu nous unit sur la terre,
J'ai rêvé que j'avais un rang à son côté.

Puisse donc un seul lieu nous réunir ailleurs ;
Et lui, le bien-aimé, voudra peut-être encore,
Devenu souverain du savoir, faire éclore
Ma raison, mon vouloir en de plus nobles fleurs :

Et quelle joie a pu jamais égaler celle
Qui dans ses profondeurs fait tressaillir l'esprit,
Quand à l'un des amis, qui ne sait pas, s'ouvrit
La vérité grâce à l'ami qui la décèle ?

XLIII

S'il est vrai que la Mort au Sommeil soit unie,
Et que toute âme alors, fleur aux pétales clos,
Doive, entre chaque vie, en un obscur repos,
Végéter, sommeillant sa longue léthargie ;

Qu'elle dorme, esprit pur, sans que le vol pressé
Du temps jamais l'effleure ! A sa corolle austère
Que, seuls, donnent encore une couleur légère
Quelques silencieux souvenirs du passé !

Pour les hommes ainsi rien ne sera perdu ;
Dans ce calme jardin où les âmes fleurissent,
Mille feuilles en traits mystiques réfléchissent
Tout l'univers depuis que la vie a paru ;

Et son amour intact aussi pur durera
Que lorsqu'en nous vivait un amour mutuel ;
Et, vienne le printemps de l'an spirituel,
Avec l'aube de l'âme il se réveillera.

XLIV

Qu'est-ce qu'aux heureux morts le cours du temps apporte ?
Ici-bas, il est vrai, l'homme grandit toujours ;
Mais au fond de l'oubli tombent les anciens jours
Où Dieu n'avait encor de l'âme clos la porte.

Le passé s'est éteint, silencieux et sombre,
Mais peut-être l'esprit laisse, de ses trésors,
Sans en savoir la source, échapper au dehors
Quelque lueur mystique où s'éclaire notre ombre.

Ainsi dans le long cours des ans harmonieux
(Si des eaux du Léthé la Mort se désaltère)
Parfois un vague écho des choses de la terre
Vient te surprendre au sein de tes pairs radieux.

Quand tu te sens touché par cette main de rêve,
Tourne-toi ; vois mon doute, et daigne l'éclairer ;
Mon ange protecteur là-haut saura parler,
Et te dire en mon cœur quelle angoisse s'élève.

XLV

L'enfant dont l'âme à peine à la vie est éclose,
Durant ces tendres jours où sa petite main
Se pose doucement sur le globe du sein,
N'a pas encore pensé : « Le Moi c'est telle chose. »

Mais lentement l'esprit augmente sa richesse ;
Il vient à distinguer le sens de « Je », « de Moi » ;
Il apprend « Je ne suis rien de ce que je voi,
Et suis autre qu'aucun objet que ma main presse. »

C'est ainsi qu'il devient un esprit conscient
Où la sûre mémoire a pu prendre naissance,
Quand, de ce corps où meurt l'effort de sa puissance,
Il tient le clair savoir de son isolement.

Telle est l'utilité de la chair et du sang ;
Et leur rôle devrait stérile nous paraître,
Si pour l'homme il fallait à nouveau se connaître,
Dans la seconde vie après la Mort naissant.

XLVI

Lorsque notre voyage ici-bas se poursuit,
Le sentier, où nos pas ont trouvé fleurs et ronce,
Dans le jour vieillissant aux ténèbres s'enfonce,
Pour que le goût de vivre en nous ne soit détruit.

C'est bien : mais là rien n'est par la nuit effacé,
Dans cette aube sans borne éclose après la tombe ;
Et clair, sur tout ce cercle où le ciel pur retombe,
S'ouvre le paysage éternel du passé.

J'y verrai déployé tout le cours de ma vie :
Heures fécondes où je grandissais heureux,
Jours de fertile paix dans l'ordre harmonieux,
Et ces cinq ans, un champ de richesse infinie.

Mais ton domaine, Amour, aurait peu d'étendue ;
Ce champ serait borné par un bien humble mur ;
Ah ! sois encore, Amour, un astre au regard pur,
Une chaude rougeur sur le ciel épandue.

XLVII

Que chaque âme, où paraît l'être individuel,
Doive, après cette vie, en des limites vagues
S'effacer, et, tombant comme une goutte aux vagues,
Se noyer dans le sein de l'être universel,

C'est une foi d'où sont nos chers espoirs bannis.
Mais par d'éternels traits toujours l'âme éternelle
Se pourra distinguer de ce qui n'est pas elle :
Et je le connaîtrai quand nous serons unis :

Prenant place au banquet qui ne finira point,
Du bonheur de chacun l'autre fera sa joie.
Quel rêve grandiose à mes yeux se déploie
Pour notre humain amour ! Ils s'efforce du moins

De trouver au sommet de la cîme dernière,
Avant que les esprits montent se dissipant,
Un point où se poser et dire en s'embrassant :
« Adieu ! nous nous perdons dans la pure lumière. »

XLVIII

Si ces rapides chants, enfants de la Douleur,
Voulaient se proposer d'apporter la lumière
Aux problèmes profonds de la pensée altière,
J'accepterais pour eux le dur mépris railleur.

Ma douleur n'a souci de nier tour à tour
Et de prouver ; mais, quand son angoisse se lasse,
Elle arrête le doute obscur dont l'ombre passe,
Et de ce doute fait un vassal de l'amour.

Il est bien vrai qu'ainsi les mots ailés lui sont
Un jouet ; mais, servant une loi salutaire,
Elle pense que c'est crime et honte de faire
Rendre aux cordes d'airain leur son le plus profond.

Elle n'ose tenter un effort plus hautain,
Mais plutôt elle laisse envoler de sa bouche
Un chant au court essor, hirondelle qui touche
De l'aile au flot des pleurs et qui s'enfuit au loin.

XLIX

De l'art, de la nature ou des dogmes savants
Reçois et réfléchis les libres influences,
Ainsi qu'une lumière en maints tronçons de lances
Brille sur l'eau d'un lac aux coloris mouvants.

Une vague naîtra de la moindre pensée,
Du caprice rêveur un léger tourbillon ;
L'haleine des chansons creusera son sillon,
Et l'eau morne sera de sourires plissée.

Vois ces choses, passant, et poursuis ton chemin,
Mais ne vas point blâmer les vents dont le caprice
Fait courir une ride en la surface lisse
Ou se jouer une ombre au ton discret et fin.

Sous tout ce qui paraît d'espérance ou d'alarmes,
La douleur en mon sein fouille profondément,
Et, dans son cours muet, submerge lentement
Les bases de ma vie au flot montant des larmes.

L

Demeure auprès de moi quand se meurt ma lumière,
Que le sang glisse à peine, et qu'un âcre douleur
Pique ou brûle les nerfs, quand se pâme le cœur,
Que tout l'être languit comme à l'heure dernière.

Demeure, quand en moi la mortelle matière
Est en proie à des maux qui détruisent la foi,
Lorsque l'œuvre du Temps paraît fureur sans loi,
La vie une Furie à torche incendiaire.

Demeure à mes côtés quand ma foi va tarir,
Quand les hommes pour moi sont des mouches d'automne
Dont l'essaim pond ses œufs, vole, pique, bourdonne,
Et tresse un abri frêle avant que de mourir.

Demeure à mes côtés ; et, le terme approchant,
Montre à mes sens la fin de l'humaine agonie,
Et, sur le bord extrême et sombre de la vie,
L'aube de ce grand jour qui n'a point de couchant.

LI

Désirons-nous vraiment que les amis perdus
Près de nous en silence à notre vie assistent ?
N'avons-nous à cacher rien dont leurs yeux s'attristent?
N'est-il aucune tare en nos cœurs montrés nus ?

Lui dont l'éloge était mon seul but désiré,
Dont le blâme toujours fit mon âme inquiète,
Son œil clair verra-t-il quelque honte secrète,
Et son amour pour moi doit-il être altéré ?

Mais ma menteuse peur fait offense à la tombe.
Faut-il blâmer l'amour, pour la foi qui s'endort ?
La sagesse qui sait vit en l'auguste Mort.
Que sur moi de nos morts le divin regard tombe !

Nous montons, nous glissons; près de nous demeurez ;
Vous voyez fuir le temps, comme on le voit aux cieux,
D'un plus large regard que celui de nos yeux,
Et sur nos faibles cœurs vous vous apitoirez.

LII

Je ne peux pas t'aimer comme je devrais faire,
Car l'amour réfléchit l'objet de son amour ;
Mes mots sont seulement des mots, qu'amène au jour
La pensée, en jetant son écume légère.

« Pourtant ne blâme point ces chants de ta tristesse, »
M'a répondu l'esprit de l'amour plein de foi,
« Tu ne peux me contraindre à m'éloigner de toi,
Et je ne puis souffrir de l'humaine faiblesse.

« Qu'est-ce qui tient un cœur pendant toute une vie
Fidèle à l'idéal qu'il avait adopté ?
Quel souvenir ? non pas les ans de sainteté
Qu'a vu vivre jadis le ciel bleu de Syrie :

« Ne t'inquiète donc point, comme une simple fille,
Si le mal dans la vie au bien est mélangé.
Sache attendre : ton bien plus tard est engrangé,
Quand le Temps désunit la perle et la coquille. »

LIII

Combien j'ai vu souvent un père respecté,
Vivant entre ses fils une honorable vie,
Qui donna sa jeunesse au bruit, à la folie,
Et paraît vert et fort en sa maturité.

Qui de nous cependant à ce rêve se livre,
Que, s'il n'avait semé sa folle avoine au vent,
Jamais n'eussent germé, sur le sol impuissant,
Ces épis par lesquels un homme peut survivre ?

Ou, si l'on ose émettre une telle opinion
Pour ceux en qui sont morts les feux de la jeunesse,
Est-il personne qui sans honte la professe
Près de ceux que le flot roule en son tourbillon ?

Crois au bien ; gardes-en la règle rigoureuse ;
Car la Philosophie, enseignement divin,
Quand elle s'aventure en périlleux terrain
Des Pouvoirs de l'enfer devient la pourvoyeuse.

LIV

Oui, c'est là notre foi, qu'à la fin de la route
Le bien sera le but par tous les maux touché,
Par l'angoisse du corps, la honte, le péché,
Le vice inné du sang, les faiblesses du doute ;

Que tout marche d'un pas certain vers quelque lieu ;
Qu'en l'être le plus vil la vie est respectée,
Et non, comme décombre, au néant rejetée,
Quand se terminera l'édifice de Dieu ;

Que pas un humble ver n'est en vain mutilé,
Que jamais l'imprudent désir de la phalène
Ne la livre sans but à la brûlante haleine,
Ou pour un gain qui soit à d'autres réservé.

Mais, hélas ! rien n'est clair à nos yeux ignorants ;
J'ai seulement l'espoir d'une paix réservée
A tous, — bien tard, bien loin, — l'heure enfin arrivée,
Et que tous les hivers deviendront des printemps.

Tel mon rêve d'espoir ; mais, moi qui le nourris,
Que suis-je ? un faible enfant pleurant dans la nuit sombre,
Un pauvre enfant qui crie et veut qu'on chasse l'ombre,
Et qui, pour tout langage a ces pleurs et ces cris.

LV

Ce désir confiant que, de tout ce qui vit,
Rien n'ait été créé pour la mort éternelle,
N'est-il pas inspiré par ce qui se révèle
De plus semblable à Dieu dans notre faible esprit ?

Et la Nature et Dieu sont-ils donc en conflit,
Pour qu'elle fasse en nous surgir nos tristes rêves ?
A l'espèce je vois ses soins donnés sans trêves ;
Mais elle est si cruelle à chaque être qui vit,

Que moi, considérant, en ce monde troublé,
Quels sont de son pouvoir les mystérieux termes,
Observant, confondu, que, de cinquante germes,
A peine un seul survit par elle fécondé,

Où mon pas était sûr, voilà qu'au même lieu
Je chancelle, accablé sous ma pesante charge,
Au pied de cet autel dont l'escalier large
Est le monde, et s'élève en la nuit jusqu'à Dieu.

Ma main cherche une voie aux ténèbres épaisses;
    Elle n'étreint que cendre et paille, et mon appel
    Monte à Lui, que je sens le maître universel,
Et, tremblant, je me fie aux sublimes promesses.

LVI

“ Elle a soin de l'espèce ? ” Espoir trop confiant !
    De la falaise abrupte et des roches épaisses
    Sa voix nous dit : « J'ai vu succomber mille espèces,
Je n'ai souci de rien ; tout retourne au néant.

Ton appel sans profit vient à moi s'adresser :
    Je conduis à la mort aussi bien qu'à la vie.
    Un souffle, voilà tout ce qu'âme signifie ;
Je ne sais rien de plus. » — Devons-nous donc penser

Que l'homme, son chef-d'œuvre et son œuvre dernière,
    Qui porte des desseins splendides en ses yeux,
    Qui fit rouler la voix des psaumes vers les cieux,
Et fit le temple où meurt sa stérile prière,

Qui, dans un Dieu d'Amour mettant sa confiance,
    Croyait que pour l'amour les êtres sont créés, —
    Alors que la Nature, aux crocs ensanglantés
Élevait sa clameur contre cette croyance, —

Qui aima, qui souffrit des tourments innombrables,
    Qui lutta pour la Vrai, pour le Juste et le Bien,
    Doive être un jour muré sous les roches d'airain,
Doive, au vent du désert, errer avec les sables ?

Rien de plus ? Monstre alors, cruelle rêverie,
Pur chaos. Les dragons des temps primordiaux
Qui s'entredéchiraient en leurs gluantes eaux,
Près de lui, paraîtraient une douce harmonie.

Cette vie est donc vaine autant qu'elle est fragile ?
Descends, ô chère voix, m'apaiser, me bénir !
Quel espoir de lumière et de juste avenir
Au delà de ce voile épais, noir, immobile ?

LVII

Paix, ma sœur, et partons ; car les chants de douleurs
Pour l'homme, et pour lui seul, sur terre ont pris naissance :
Paix, et partons, ma sœur ; nous lui faisons offense
Par nos chants insensés ; portons nos pas ailleurs.

Portons nos pas ailleurs ; viens ; ton front est pâli ;
Mais je laisse en ce lieu la moitié de ma vie :
De l'ami, semble-t-il, la châsse est enrichie ;
Mais je passe, et mon œuvre est vouée à l'oubli.

Mon oreille entendra, jusqu'au repos dernier,
Un son de cloche lente et monotone et dure
Et qui sonne le glas de l'âme la plus pure
Que dans des yeux humains on vit jamais briller.

Je l'entends cette cloche, et l'entends tous les jours ;
Elle accueille les morts à la vie éternelle ;
Tantôt joyeuse, « Ave, Ave, Ave, » dit-elle,
Tantôt, « Adieu, adieu, » dit-elle, et pour toujours.

LVIII

En ces mots éplorés mes adieux s'exprimaient:
Et, comme autant d'échos sous les salles des tombes,
Lorsque dans les caveaux et dans les catacombes
L'eau filtre goutte à goutte, ainsi les mots tombaient;

Et, sans profit, leur chute a troublé le repos
De cœurs dont rien n'émeut le battement tranquille,
D'hommes presque oublieux de leur mortelle argile
Et de la froide crypte où dormiront leurs os.

La noble Muse alors m'a dit: « Vaut-il pas mieux,
Sans affliger de pleurs inutiles tes frères,
Attendre encore un peu, sans hâte ni colères?
Car l'heure enfin viendra de plus nobles adieux. »

LIX

O Douleur, si tu veux toujours vivre avec moi,
Non maîtresse d'un jour, mais épouse chérie,
Amie et conseillère et moitié de ma vie;
Car ma vie aujourd'hui ne peut être qu'à toi;

O Douleur, si tu veux tout mon sang pénétrer,
Sois douce quelquefois comme une fiancée,
Et de ton sombre aspect montre-toi dépouillée,
Afin que ta sagesse en mon cœur puisse entrer.

Rien ne peut ébranler mon deuil enraciné,
Le temps s'écoulera sans le diminuer,
Mais je pourrai, parfois, pour une heure, jouer
Avec le spectre qui de mon amour est né.

Et je te parerai, puisque te voilà mienne,
D'un voile si brillant d'espoir en l'avenir,
Que, demeurant la même à mon seul souvenir,
D'autres ne sauront dire un nom qui te convienne,

LX

Lui, mort ! — Cette âme était d'une trop noble essence :
Je l'aimais, et je l'aime encore, abandonné,
Comme une pauvre enfant dont le cœur s'est donné
A celui que loin d'elle élève sa naissance.

Quand il retourne au monde où l'appelle son rang,
Alors elle connait combien humble est sa vie,
Et, souffrant d'une obscure et vague jalousie,
Porte envie à tous ceux qui rencontrent l'absent.

Au modeste hameau quel plaisir peut-il être ?
Elle soupire, et vit, près du triste foyer,
Vaquant silencieuse au travail familier,
Dans la sombre maison qui jadis la vit naître.

Des voisines à peine elle souffre l'ennui ;
Leur sot babil l'obsède en la longue journée,
Et, la nuit, elle pleure : « Ah ! je suis insensée !
Comment m'aimerait-il ? Je suis si loin de lui ! »

LXI

Si, dans cet autre monde où ton âme est ravie,
Ta raison délivrée échange des propos
Dans le cercle sacré des sages, des héros,
Fleur et perfection de la terrestre vie ;

Si, de là, ton regard peut à nous s'abaisser,
Quelle image tu vois, confuse, frêle et sombre !
Quel plant chétif nourri dans le froid et dans l'ombre !
Combien pâle je dois en la nuit m'effacer !

Tourne pourtant tes yeux vers le douteux rivage,
Où tes jours ont d'abord suivi leur cours mortel ;
Car je t'aimai, je t'aime, Esprit, d'un amour tel
Que Shakspeare ne peut te chérir davantage.

LXII

Pourtant si le regard d'un œil humilié
Peut éveiller en toi la faiblesse ou la honte,
Alors, dans mon amour ne vois plus qu'un vain conte,
Un récit du passé lentement oublié ;

Et sois comme celui dont autrefois le cœur,
Quand de l'enfance à peine il eut quitté la voie,
Sur un indigne cœur reposait avec joie,
Mais qui veut à sa vie unir une âme sœur ;

Dans un monde nouveau désormais il respire,
Et l'autre passion, morte, en l'oubli se fond,
Ou, sous la lueur d'yeux au regard plus profond,
Parfois elle fait naître un rapide sourire.

LXIII

Mais la pitié qu'inspire un cheval trop chargé,
Et l'amour où mon chien a sa part réservée,
Ne sont pas pour mon cœur une charge aggravée
Quand s'élève son vol, vers le ciel dirigé ;

Je suis au-dessus d'eux par ma plus noble essence,
Sans doute autant que toi tu l'emportes sur moi ;
Cependant j'ai pour eux un sympathique émoi,
Et voudrais assurer un terme à leur souffrance.

De même, vois mes pleurs de ton regard sublime,
Quand, à des mouvements plus vastes enlacé,
Tu franchis, dans le cercle où l'orbite est tracé,
Un plus noble sommet, un plus profond abîme.

LXIV

Ton esprit revoit-il les scènes d'autrefois,
Comme un homme doué de facultés sublimes,
Dont les jours sont sortis d'origines infimes
Dans un village au vert tapis, aux simples toits,

Qui rompt les murs jaloux où l'enclôt sa naissance ;
Quand la fortune passe en saisit le manteau,
Et, d'un sort ennemi bravant le vain assaut,
Contre un astre mauvais lutte sans défaillance ;

Dont la valeur franchit la barrière forcée ;
Qui, vainqueur, réussit à saisir les clefs d'or,
Aux lois d'un grand empire à donner vie et corps,
Et du royal murmure inspirer la pensée,

Et, s'élevant toujours vers un plus noble sort,
Devient, sur un sommet de gloire et de puissance,
La colonne où d'un peuple est mise l'espérance,
Le centre où du désir d'un monde tend l'essor ;

Et qui pourtant éprouve en son rêve pensif,
Lorsqu'au repos sa fière activité s'incline,
Quelque lointain amour venu de la colline,
Une intime douceur dans le ruisseau chétif

Qui fermait autrefois son modeste horizon,
Quand, près du flot rempli de voix et de musique,
Il jouait au ministre, aux rois, au politique
Avec l'enfant qui fut son premier compagnon ?

Celui-là durement pousse un soc devant soi,
Récolte la moisson par son labeur mûrie,
Ou, debout en ses champs, poursuit sa rêverie :
« Mon ami d'autrefois se souvient-il de moi? »

LXV

Ame chère, de moi fais ce qu'il te plaira.
Je me dis, pour bercer ma pensée anxieuse :
« L'amour est la liqueur trop rare et précieuse
Dont jamais une goutte au sol ne se perdra. »

Rassuré par l'espoir, je me prends à chanter ;
Et des larves, parfois, d'une âme douloureuse,
S'échappe frémissante une pensée heureuse
Qui voltige et s'élève en son essor léger.

Puisque le nom d'amis fut par nous mérité,
Puisque toujours ta force en moi vit et m'enflamme,
Un peu de moi, j'espère, encor vit en ton âme
Et, vers de nobles buts, t'a sans cesse porté.

LXVI

Vous pensiez qu'en mon cœur plus grave était la plaie ;
Quand mon humeur s'ébat, vous vous montrez surpris
De me trouver joyeux parmi les jeux, les ris,
Et tel qu'un homme que la moindre chose égaie.

L'ombre, qui de ma vie a traversé le cours
Et qui dans mon esprit laissa la solitude,
Pour mes frères m'a fait plein de sollicitude :
Ainsi celui dont l'œil ne connaît plus les jours,

Dont un guide conduit les pas sur le chemin,
Qui parmi ses amis plaisante sans tristesse,
Qui prend sur ses genoux leurs fils et les caresse,
Et de leurs longs cheveux enveloppe sa main ;

Pour jouer avec eux, il transforme sa chaise
En cheval et la frappe ; et pourtant songe au ciel.
Du jour qui brille en lui l'éclat est éternel ;
La nuit de son malheur sur son front toujours pèse.

LXVII

Quand sur mon lit la lune a mis son regard pur,
Je sais que, dans l'église où tu dors sous la terre,
Vers l'ouest, près du bord de l'immense estuaire,
Une gloire aussi vient se poser sur le mur :

Ton marbre brille alors dans l'ombre illuminée,
A mesure que glisse une flamme d'argent
Sur les lettres où vit le nom du cher absent,
Et les chiffres comptant cette fatale année.

Quand la mystique gloire a lentement passé,
Sur mon lit le rayon de la lune s'efface,
Et, fermant sur mes yeux une paupière lasse,
Je dors ; — puis apparaît le ciel de gris trempé.

Je sais qu'alors, là-bas, ainsi qu'un blanc suaire,
Le brouillard, des deux bords, vient d'être retiré,
Et, dans les sombres murs, comme un spectre éploré,
Brille, au feu du matin, ta plaque funéraire.

LXVIII

Quand sur mon oreiller ma tête s'est posée,
Le Sommeil, de la Mort frère-jumeau, me prend ;
Et, le Sommeil étant de sa sœur ignorant,
Il te montre toujours vivant à ma pensée.

Je marche alors ainsi qu'avant d'être isolé,
Quand notre route était si fraîche de rosée,
Et que le gai clairon de chaque brise ailée
Sonnait une diane au matin éveillé.

Mais voilà que, suivant notre joyeuse route,
Je crois voir dans tes yeux paraître un vague émoi,
Qui tout à coup m'attriste, et je ne sais pourquoi,
Et mon rêve ne peut m'affranchir de ce doute.

Avant que l'alouette ait quitté le guéret,
Je m'éveille, et connais la claire vérité ;
C'est de mon jeune cœur la sombre anxiété
Que le songe trompeur en tes yeux me montrait.

LXIX

Je rêvai que d'Avril la saison était morte,
Que la Nature avait perdu l'ancien pouvoir :
Tout dans la froide rue était fumeux et noir ;
Le son de vains propos s'élevait à ma porte.

Je voulus fuir la ville où tant de bruit résonne ;
J'arrivai dans un bois de rameaux épineux :
Et je pris des rameaux, j'en liai les durs nœuds,
Et je fis à mon front une triste couronne.

Je rencontrai des voix railleuses ou chagrines ;
Car tous, jeune homme, enfant, vieillard chargé de jours,
A l'envi m'appelaient, à tous les carrefours,
Le fou qui se parait d'un diadème d'épines ;

L'un me traitait de fou, l'un me traitait d'enfant.
Mais de la nuit je vins à rencontrer un ange ;
Il parlait bas, brillait d'une splendeur étrange ;
Il eut pour ma couronne un regard souriant ;

Vers elle il étendit sa radieuse main,
Et le rameau séché se couvrit de verdure ;
De la douleur sa voix n'était pas le murmure ;
Le sens des mots pour moi demeurait incertain.

LXX

Je ne puis clairement apercevoir ta face ;
Quand sur le fond obscur je m'efforce à fixer
Les traits connus, je vois tous les tons s'effacer
Et des masques de nuit y mêler leur grimace ;

Puis des tours de vapeurs par des esprits dressées,
Un gouffre qui se ferme et s'ouvre tour à tour,
Un doigt montrant la voie, et, se cachant au jour,
Des ombres traversant ces régions rêvées :

D'un porte béante une foule qui sort, —
Visages grimaçants en longue théorie,
Masses noires que meut une moitié de vie,
Corps énormes et lents sur une mer sans bord ;

Jusqu'à ce que soudain, quand cesse mon effort,
J'entende une musique étrange et douce naître ;
Mon âme voit alors s'ouvrir une fenêtre,
Connaît ton beau visage, et tranquille elle dort.

LXXI

Sommeil, qui pour parents as la mort, la folie
Et l'extase, ta main m'a donc enfin tissé
Un Présent d'une nuit, avec ce cher Passé
Où notre route, en France, un été fut suivie !

As-tu pareil crédit sur l'âme, en la nuit sombre ?
Ah ! porte un opiat de pouvoir trois fois sûr,
Engourdis de mon mal le sentiment obscur,
Afin que sur ma joie il ne reste aucune ombre ;

Et voilà que revit l'ancienne causerie
Sur les hommes, les mœurs, sur ce qu'on sent venir,
Les jours qui croissent vers un étrange avenir —
Conduits comme autrefois par notre flânerie

Vers les rives du fleuve ombragé de grands bois,
Le vieux château, les monts à la lointaine cîme,
La cascade qui brille et bondit en l'abîme,
Et la plage où la mer jette aux brisants sa voix.

LXXII

L'aube une fois encore à grand peine traverse
La nuit, et, dans les airs, la tempête hurlant
Change le peuplier en un fantôme blanc,
Et fouette les carreaux ruisselants sous l'averse.

O jour, où mon destin couronné de bonheur
Pâlit d'abord, devant la fortune ennemie
Qui sur la branche en fleurs a flétri toute vie,
Et, pour moi, du soleil a terni la splendeur;

Jour d'amère douleur, que l'aurore amena
Avec un si grand flot de larmes que la rose
Penchait la tête, et que la pâquerette close
A l'orage fermait ses franges d'incarnat;

Tu pouvais évoquer l'aube silencieuse,
De l'Orient profond, ou, murmurant, jeter
Un réseau diapré d'ombres et de clarté
Sur les monts ; mais ta face, à mon âme anxieuse,

Fût demeurée aussi blême et froide et hagarde ;
O jour, qui fus flétri comme d'un crime odieux,
Quand l'invisible main frappa, loin de ces lieux,
L'être cher que la vie avait mis en ta garde,

Lève, si tu le peux, ton front las et chargé,
Perce les brumes où noyée apparaît seule
L'étoile du matin, et jette au vent la meule,
Ou sème sur le ciel maint rameau saccagé ;

Sur ta voûte, qu'emplit un si lugubre son,
Gagne un pâle midi ; puis, poursuivant ta voie,
Atteins enfin le but terne, gris et sans joie,
Et vas cacher ta honte au loin sous l'horizon.

LXXIII

Tant de mondes divers ; et tant de bien à faire ;
Si peu de fait ; et tant de choses à venir !
Sais-je à quelle œuvre ailleurs il te faut subvenir,
Toi, dont l'esprit fut fort comme le cœur sincère ?

L'espoir n'est plus des biens que je prévis en toi !
Ta tête n'a pas ceint la terrestre couronne :
Pourtant à la nature, à la mort je pardonne,
Car nul être ne peut s'écarter de la loi.

Nous passons ; le sentier que chaque homme a foulé
Un jour disparaîtra sous mille plantes vaines :
Quelle gloire est laissée aux actions humaines
Dans les âges sans fin ? Dieu ne l'a révélé.

O vain fantôme creux d'une éphémère gloire,
Dissipe-toi, tandis que l'âme monte aux cieux
Avec elle emportant les labeurs radieux
D'un esprit dont le nom fût entré dans l'histoire.

LXXIV

De même que parfois le visage d'un mort,
A l'œil qui le contemple avec persévérance,
Peut laisser tout-à-coup voir une ressemblance
Avec quelques aïeux de ce sang dont il sort,

De même, ami, depuis que ton front est glacé,
Je te connais et vois sans ombre qui l'altère
Ta ressemblance avec les sages sous la terre,
Ton union avec les héros du passé.

Mais il est plus encor sous tes restes funèbres
Que ce que je perçois, et ce que je puis voir
Je ne le dirai point ; il suffit de savoir
Que la Mort de ta grâce a paré ses ténèbres.

LXXV

Je laisse ta louange à tous inexprimée
Dans ces vers où je trouve une amère douceur,
Et c'est au seul degré de ma sombre douleur
Que ta grandeur, ami, peut être présumée.

Quel talent de poète, habile qu'il puisse être
A donner à la chose un vêtement de mots,
Quelle voix éveillant les plus riches échos,
Pourrait, tel que tu fus, te laisser reconnaître ?

Je n'ai point le souci, dans ce temps éphémère,
De faire entendre un cri qui dure peu d'instants,
Ni, soufflant sur ton nom la brise de mes chants,
D'y soulever un peu d'éloge ou de poussière.

Ta feuille s'est flétrie en sa jeune verdure,
Et, tant que nous vivons sous l'azur infini,
Le monde, qui ne croit qu'au seul fait accompli,
Dédaigne ce qu'eût pu fournir la plante mûre.

Donc le silence ici veillera sur ta gloire ;
Mais ailleurs, au-delà de nos regards humains,
Toute œuvre, dont l'effort est remis à tes mains,
S'achève en des clameurs célébrant ta victoire.

LXXVI

Prends les ailes du rêve, et, d'un vol assuré
Montant aux cieux, soudain vas élever ta face
A ce sommet où l'arc étoilé de l'espace
Finit comme le bout d'une aiguille acéré.

De la sagesse prends les ailes ; que l'esprit
Eclaire du futur l'abîme séculaire ;
Vas ! tes accents les plus profonds devront se taire
Au spectacle d'un if qui lentement périt ;

Si ces chants de l'aurore, où la terre ravie
S'éveilla de son rêve obscur, peuvent durer,
Nul éclat dans les tiens ne saurait demeurer,
Avant qu'un chêne vive une moitié de vie.

Avant que Mai de leur ombre ait voilé le jour
Cinquante fois, ton chant n'est plus qu'un vague rêve,
Que devient-il, lorsque l'arbre géant s'élève,
Coquille vide où gît le débris d'une tour ?

LXXVII

Que pourrait espérer, pour les vers de nos jours,
Celui dont le regard surpris au loin découvre
Les chants, et les hauts faits, et les destins que couvre
De ses voiles le temps destructeur en son cours?

Un jour ces chants mortels qui bercent mes douleurs
Doubleront un coffret, ou quelque reliure,
Des cheveux d'une vierge aideront la parure,
Ou, quand cent fois l'année aura perdu ses fleurs,

Quelque passant verra le livre déployé,
Et, distrait, tournera la page où fut enclose
Une douleur, depuis devenue autre chose,
Dite par un esprit dès longtemps oublié.

Mais qu'importe cela? Ma triste et sombre voie
De musique et de vers retentira pourtant ;
Exprimer ma douleur m'est plus que d'être grand,
Et dire mon amour m'apporte plus de joie.

LXXVIII

A Noël, nous avons comme autrefois tressé
Sur le foyer le houx piqué de rouges graines ;
En silence la neige avait couvert les plaines,
Et le soir de Noël calme s'est abaissé.

A la bûche le gel mit un éclat aigu ;
Nul vent ne balayait la plaine solennelle,
Mais partout se posait, comme l'ombre d'une aile,
Le muet sentiment de quelque bien perdu.

Comme aux joyeux Noëls des saisons écoulées,
Nous avons retrouvé tous les jeux d'autrefois,
Et la grâce qui parle en des tableaux sans voix,
Et la danse, et le chant, et les folles mêlées.

Qui de nous laissa voir un signe de souffrance ?
Pas une seule larme, et pas même un soupir.
O douleur, la douleur peut dont s'évanouir ?
O chagrin, le chagrin a donc sa déchéance ?

O suprême regret, le regret peut mourir !
Non — de lui tout mon être à jamais imprégné
Lui demeure fidèle et n'est pas résigné,
Mais ses larmes ont dû lentement se tarir.

LXXIX

« Plus cher que ne le sont mes frères », dis-je un jour.
Que ce mot, noble cœur, ne te soit une offense !
Je sais tout ce qu'en toi rayonne de puissance
Pour retenir la foi d'un précieux amour.

Mais notre double esprit offre un seul caractère,
Au moule naturel d'un seul métal formé ;
La colline, le champ, le bois ont imprimé
La même douce image en nos âmes, mon frère.

Du même frais ruisseau pour nous tournoyait l'onde
En mainte et mainte crique, à nous les mêmes vents
Venaient du ciel où meurt l'éclat des soirs ardents,
Et nous parlaient tout bas de la beauté du monde.

Aux mêmes pieds chéris, notre prière faite,
Nous avons d'un seul livre appris même leçon,
Lorsque les blonds cheveux de notre jeune front
N'étaient devenus noirs ou bruns sur notre tête.

Ma richesse est ainsi l'image de la tienne,
Mais il fut riche où moi je restais indigent,
Et mon besoin chez lui trouvait son aliment
D'autant que différait son âme de la mienne.

LXXX

Quand monte un vain désir en mon cœur éploré
Qu'avant la mort d'Arthur la Mort auguste et sainte
M'eût éloigné de lui, confiant et sans crainte,
Et de terre eût couvert des yeux n'ayant pleuré,

Ma fantaisie alors rêve, mère du rêve,
Quel chagrin mon départ eût fait naître en son cœur.
Dans la vie ou le songe il n'est pire douleur,
Mais la paix avec l'homme et Dieu très haut l'élève.

Un tableau de la scène à mon esprit est peint,
Et mon oreille entend chaque mot qu'il eût dit.
Il porte le fardeau que chaque mois grandit,
Mais ce fardeau pour lui se convertit en gain.

Sa vertu rend ainsi mon âme plus sereine,
Et, riche en son pouvoir d'adoucir, de sauver,
Mon rêve ainsi le voit hors du tombeau lever
Ses mortes mains vers moi pour soulager ma peine.

LXXXI

Aurais-je pu penser, quand il était ici :
« Mon amour ne doit pas chercher de plus haut faîte;
Rien n'en peut enrichir la tendresse parfaite,
Car l'épi de l'amour est maintenant mûri » ?

L'espoir de plus grands biens s'offrait à mon amour ;
Rien peut-il ici-bas mettre un terme à ma plainte ?
Un murmure me hante et me remplit de crainte :
« Mon amour eût pour toi grandi de jour en jour. »

Mais la Mort doucement répond et me rassure :
« Mon froid âpre et soudain vous fut un gain soudain,
Et de son seul toucher rendit parfait le grain ;
Plus de chaleur n'eût pas fait la moisson plus mûre. »

LXXXII

De la Mort ma douleur n'accuse pas la loi
Parce que ton visage au froid tombeau s'altère ;
Si ton corps se féconde aux baisers de la terre,
Cette lugubre vie est pour moi sans effroi.

Le progrès éternel se déroulant rapide,
L'âme est à des états plus nobles appelée,
Et ton cadavre n'est qu'une tige écroulée,
Ou d'un de ces états la vide chrysalide.

Je ne hais point la Mort parce qu'elle ravit
A la terre l'honneur d'une vertu si rare :
Car ta valeur plantée avec un soin avare
Doit fleurir autre part pour un plus grand profit.

Mais pourquoi je maudis le Spectre du trépas,
De toute la colère en mon cœur amassée,
C'est qu'aujourd'hui ta vie est loin de moi placée,
Si loin que de nos voix l'appel ne s'entend pas.

LXXXIII

Sur notre froid rivage il est temps de descendre,
Doux renouveau ; combien tu tardes à venir !
La nature languit, son deuil ne peut finir ;
Toi que nous attendons, ne te fais plus attendre.

Loin des midis brumeux, qui t'a donc arrêté,
Privant de ta douceur les heures coutumières ?
Le doute peut-il vivre aux clartés printanières,
Ou la tristesse sous les lunes de l'été ?

Apporte les orchis, l'altière digitale,
La véronique naine aux clochettes d'azur,
La profonde tulipe aux gouttes de feu pur,
Les fleurs que le cytise en grappes d'or étale.

Renouveau, dont j'attends la tardive arrivée,
Tu retiens en mon sang le chagrin prisonnier,
Qui voudrait, déchirant les froids bourgeons d'hiver,
Faire jaillir les chants de ma voix ravivée.

LXXXIV

Quand je viens à songer en mon deuil solitaire
Quelle vie eût été la tienne sous nos cieux,
Et qu'en esprit je vois tout l'éclat radieux
De ton jeune croissant devenu pleine sphère,

Je t'aperçois assis, couronné de vertu,
    Foyer d'où se répand une chaude allégresse,
    Dans un regard, un rire, un geste, une caresse,
Sur chaque rejeton du même sang issu ;

De ton sang, mais, ami, du même sang que moi ;
    Car, en ce fatal jour, la date était prochaine
    Qui te devait unir par une douce chaîne
Une enfant de ces murs ; et des fils nés de toi,

Auraient sur mes genoux dit « Mon oncle », à voix tendre ;
    Mais le destin de fer, sans remords et cruel,
    Du rameau d'oranger fit un cyprès mortel,
De l'espoir un néant, et de toi de la cendre.

J'imagine pourtant que je comble leurs vœux ;
    Mes doigts ont pour leur joue une caresse amie ;
    Et je vois maint visage où n'a brillé la vie,
Auprès d'un âtre où n'ont jamais brûlé de feux ;

Je me vois hôte cher à ton foyer assis,
    Je suis ton compagnon dans la route fleurie
    Des lettres : du repas l'heureuse causerie,
La dispute profonde, ou les joyeux devis ;

Cependant ton labeur prospère emplit la bouche
    Des hommes d'une juste et flatteuse clameur ;
    Et, soleil par soleil, chaque jour de bonheur
Sous les collines d'or paisiblement se couche,

Avec le sûr espoir d'une aussi belle aurore ;
Et le cortège entier des heures bienfaisantes
Sur la route conduit tes forces grandissantes
Vers l'âge vénéré qu'un pur argent colore ;

Enfin, ayant usé son mortel vêtement,
Sa noble mission richement achevée,
Et léguant après elle un trésor de pensée,
Ton âme au loin prendrait son vol joyeusement.

Et la mienne pourrait alors fuir avec elle,
Comme en un même amour unie au même sort ;
Elle pourrait, montant d'un douloureux essor,
Avec toi s'envoler vers la rive nouvelle,

Pour atteindre le but suprême et bienheureux ;
Et Celui qui mourut jadis en Sainte Terre,
Vers nous tendrait sa main, d'où sort une lumière,
Et, comme une seule âme, il nous prendrait tous deux.

Sur quel frêle roseau je me suis appuyé !
Ah ! rêve du passé, pourquoi faire revivre
Mon amère douleur, et ne me laisser suivre
Les lents commencements d'un calme résigné ?

LXXXV

La bière et le linceul m'ont dit la vérité ;
Je l'ai sentie au sein de ma douleur amère :
Mieux vaut cent fois l'amour suivi d'un deuil austère,
Que la paix de celui qui n'a jamais aimé.

Vous, dont le cœur est sûr et la parole amie,
Qui demandez, voulant avec un soin pieux
Soulager la douleur dont nous souffrons tous deux,
A quel vain désespoir j'ai consacré ma vie,

Si ma foi dans les biens du céleste séjour
Faiblit dans la souffrance, au lieu d'y prendre appui,
Si l'amour pour celui qui n'est plus a tari
Tout pouvoir en mon cœur de s'ouvrir à l'amour;

Vos discours ont assez de vertu pour tirer
De mon cœur attendri la réponse sincère,
Et leur blâme discret sous sa forme légère
Est fidèle à la loi qui nous doit consoler.

Mon sang d'aucune angoisse encor n'avait frémi,
Lorsque vint la nouvelle à mon âme interdite
Qu'à Vienne (ah ! cette ville est à jamais maudite !)
Touché du doigt divin il s'était endormi.

Et je sais que là-haut les grands et purs Esprits,
Qui planent au-dessus de ce monde éphémère,
De leur chœur entourant la céleste barrière,
L'ont accueilli joyeux aux séjours infinis ;

Ils l'ont conduit parmi les régions mystiques,
Lui montrant, au miroir de la source au flot clair,
Toute la vérité que les fils de la chair
Recueilleront au cours des siècles fatidiques.

Mais moi, moi devant qui peu d'espoir avait lui,
Dont les pensers, la vie étaient bien peu de chose,
Je reste, pour errer dans ce monde morose,
Où tout ce qui m'entoure encor parle de lui.

Amitié, pouvoir à la balance égale,
O cœur tout palpitant d'une tendresse émue,
O sainte essence qui d'autre forme es vêtue,
Ame auguste que ceint la couronne royale !

Pourtant nul ne pourrait le savoir mieux que moi
Combien d'humains efforts réclame l'assurance,
En nos vouloirs humains, d'une libre puissance,
Où, pour vivre et mourir, nous puisons notre foi.

Quelque route que j'aie en son déclin suivie,
Je sentais, dans cet air qui n'était plus le sien,
La vertu de son être agissant dans le mien,
Les traces de sa vie empreintes dans ma vie.

Son âme avait reçu des Muses la parure
De leurs plus riches dons, capable d'exprimer
L'universel pouvoir de comprendre et d'aimer,
Et l'esprit qui résoud tout en lumière pure.

Aussi mon désespoir ne s'est point égaré
En œuvres de faiblesse, et je trouve en l'image
Présente à mon esprit la vertu qui soulage,
Et je puise une force en mon deuil éploré.

De même la douleur que mon rêve a nourrie,
Se plaisant à poursuivre un débat idéal,
Du malheur à mes jours fit un partage égal,
Mais mon angoisse en fut tout d'abord amortie.

Et je sens que mon cœur à battre recommence
Pour ceux dont je goûtais jadis l'amitié,
Et ma raison ne peut ni ne veut oublier
Ce qui me fait un homme : une auguste espérance.

Consentez à m'aimer ; je crois que sans offense
Nul deuil ne doit aux pleurs être à jamais lié,
Moi, le reste brisé de cette amitié
Qui du Temps aurait pu déjouer la puissance ;

Qui plutôt la déjoue, et demeure éternelle,
Pour toujours à l'abri de nos vaines frayeurs ;
Car les mois ou les ans, ces puissants destructeurs,
Ne sauraient en ravir une seule parcelle.

Mais l'Eté, qui des flots fait monter des vapeurs,
Le Printemps, qui remplit les ruisseaux jusqu'aux rives,
L'Automne, avec son bruit de corneilles actives
S'attroupant, dans les bois aux mourantes couleurs,

Et chaque pulsation de la brise ou de l'eau
Rappelle, en jeux changeants d'ombres et de lumière,
Mon ami d'autrefois, qui dort sous une pierre,
Ma jeune passion qu'enferme le tombeau.

Et l'ami d'autrefois, qui dort sous une pierre,
Dans l'éternel silence, a désir de parler :
« Lève-toi, pars, et va dans ce monde chercher
Un ami près de qui poursuivre la carrière.

Je t'observe du haut du tranquille rivage ;
Ton esprit vers le mien peut monter jusqu'au ciel ;
Mais, dans les tendres mots de l'organe mortel.
Entre nous désormais il n'est plus de langage. »

Et moi : « Montant d'ici, nos obscures vapeurs
Voilent-elles l'éclat astral d'une âme libre ?
Eclaire ma raison : Se peut-il qu'en toi vibre
Quelque émoi sans douleur, en voyant mes douleurs ? »

La réponse m'arrive en un léger murmure :
« Du secret tu ne peux sonder la profondeur ;
Sache que je triomphe en l'éternel bonheur ;
Tout se termine un jour dans la lumière pure. »

Ainsi j'entretiens commerce avec le mort ;
Ou rêve que du mort me viendraient ces paroles ;
Ou ma douleur ainsi joue avec des symboles,
Et, de songes nourri, moins cruel est mon sort.

Ah ! si, les yeux fixés sur le terme suprême,
J'attends que tout finisse, et que vienne le jour
Où nous serons unis, amour avec amour,
Soyez à mon attente indulgent, vous que j'aime !

D'une affection moins fraîche, et non pas moins sincère,
Je presse votre main fraternelle, et pourtant
Ma tendresse pour lui, nul effort persistant
Ne saurait, mon ami, vous la donner entière.

Car qui peut consentir à voir l'oubli jeté
Sur les fruits d'or promis par les heures vernales ?
Premier amour, première amitié, sœurs égales,
Qui s'unissent au cœur en sa virginité.

Et le mien, qui ne peut que pleurer ici-bas,
Qui palpite à jamais en un lieu solitaire,
Qui n'a point oublié son étreinte si chère,
Mais ne s'élance plus en entendant ses pas,

Mon cœur veuf ne saurait reposer tout entier
Dans l'amour qui ne vit qu'en mon âme fidèle,
Et son chaud battement quelque autre cœur appelle,
Qui dans un autre sein soit un vivant foyer.

Ah ! ne refusez point mon modeste présent ;
Car cette pâle fleur peut encore être chère :
C'est de l'an qui vieillit une humble primevère,
Mais qui diffère peu de celle du Printemps.

LXXXVI

Si doux après l'averse, air chargé d'ambroisie,
Dont la vague, arrivant des obscures splendeurs
Du couchant, passe sur la fougère et les fleurs
Et les prés, lentement ton souffle purifie

La voûte de l'espace ; ah ! viens, sur la terre courant
Dans les bois où scintille en pendants la rosée,
Ou des ruisseaux ombrant la surface plissée,
Viens rafraîchir mon front d'un suave courant ;

Que la fièvre se calme en ma joue, et répands
Dans mon sang épuisé le renouveau de vie
De ton onde ; qu'enfin la Mort au Doute unie,
Triste fraternité, n'enchaîne plus longtemps

Mes pensers ; sur la mer ardente je voudrais,
Enivré de parfums, voler, loin de la grève,
Jusqu'au point où là-bas une étoile se lève,
D'où cent Esprits en un murmure disent : « Paix ! »

LXXXVII

J'ai passé près des murs anciens et vénérés
Où je portai la robe en mes jours de jeunesse ;
Dans la ville au hasard promenant ma tristesse,
J'ai vu les salles où les bruits sont déchaînés ;

De nouveau j'entendis sous les pieux arceaux
Les tempêtes que font leurs orgues élevées.
Quand leur voix roule et tonne, et que sont secouées
Les figures des Saints dans l'éclat des vitraux.

Puis je perçus au loin des clameurs bien connues,
Le battement rythmé des légers avirons
Entre les saules ; je franchis de nombreux ponts,
Longeai les bords, et sur les grises étendues

Où le temps n'avait rien changé, je me sentis
Le même et cependant changé ; la nuit venue,
Je suivis des tilleuls cette longue avenue,
Pour voir l'appartement qu'il occupa jadis.

Sur la porte je lus le nom d'un étranger ;
Je m'arrêtai ; la pièce était de bruit emplie,
De chants, de battements de mains, de la folie
D'enfants brisant le verre et frappant le plancher,

Au même lieu qui vit nos débats, troupe amie
De jeunes gens causant sur l'art et sur l'esprit,
Le travail, le trafic, la loi qui les régit,
Et tout cet édifice, abri de la patrie.

Et l'un de nous lançait un trait bien dirigé,
Mais dont la force était avant le but éteinte ;
Puis la cible en son bord par l'un était atteinte,
Par un autre un anneau moins large était touché ;

Alors il s'avançait, le maître-archer, et, lui,
Plantait sa flèche au centre. Et la bande ravie
Muette l'écoutait. Par qui n'était suivie
Sa parole coulant, d'un flot jamais tari,

D'un point à l'autre, avec une puissante grâce
Harmonieuse, dans les bornes de la loi ?
Et, quand il concluait en proclamant sa foi,
Le Dieu, vivant en lui, faisait briller sa face,

Semblait le soulever, mettre un éclat étrange
Dans l'azur de ces yeux sages célestement ;
Et sur son vaste front s'étendait noblement
La barre qui coupait le front de Michel-Ange.

LXXXVIII

Oiseau de rêve, dont la liquide harmonie
Aux bourgeons frémissants parle de Paradis,
Apprends-nous où nos sens se mêlent, et me dis
Où chaque passion aux autres est unie,

De quel foyer. Toute émotion extrême emploie
Tes notes palpitant dans les sombres rameaux ;
Au cœur même du chant où sanglotent tes maux,
Ta passion étreint une secrète joie.

Et moi — moi qui voulais aux douleurs consacrer
Cette harpe — parfois ses mille voix m'échappent,
Et les rayons de la splendeur du monde frappent
Les cordes, que parcourt un arpège léger.

LXXXIX

Charmille, où le tapis du gazon se colore
D'un mobile damier d'ombres et de rayons,
Et toi, qui dans les airs enfles tes frondaisons
Majestueusement, large et haut sycomore,

Que de fois, parcourant cet ombrage tranquille,
Mon Arthur a goûté la paix de vos abris,
Jetant aux libres vents, comme de vils débris,
La poussière, le bruit, les brumes de la ville !

Tout se parait ici d'intérêt pour ses yeux;
A tous nos simples jeux prenant sa part joyeuse,
Il s'y plaisait, fuyant la cour tumultueuse,
Et des obscures lois tous les temples poudreux.

Combien cette retraite à ses sens était chère,
Quand du manteau d'une ombre douce il se couvrait,
Et contemplait, buvant l'air suave à long trait,
La plaine qui vibrait sous la chaude atmosphère!

Comme fuyait l'essaim des peines angoissantes,
Au bruit du fer fauchant les herbes au matin,
Ou de la brise qui, volant par le jardin,
Faisait tomber moitié des poires mûrissantes!

Quel bonheur! lorsque, tous l'entourant en silence,
Nos sens et nos esprits se nourrissaient du son
De sa voix, tandis que, couché sur le gazon,
Il nous lisait les vers des chanteurs de Florence,

Ou qu'en l'après-midi de soleil ruisselante,
Un hôte, ou quelque sœur joyeusement chantait,
Ou bien portait la harpe en plein air et jetait
Une ballade émue à la lune brillante.

Et quel plaisir encor lorsqu'une humeur plus gaie
Nous poussait à franchir l'horizon limité,
Pour rompre la longueur de quelque jour d'été
Par un banquet au loin servi sous la futaie.

Tout thème alors servait à notre dialectique;
Pour tout livre on avait ou louange ou dédains,
On jugeait de l'Etat les changements soudains,
Ou bien l'on dévidait un rêve Socratique.

Mais louais-je la ville et ses mille rumeurs,
Toujours il l'attaquait d'une ardeur sans égale,
Car « broyés », disait-il, « sous la meule sociale,
Usant mutuellement les angles de nos cœurs,

Nous cachons, au vernis banal des formes vaines,
Chaque trait pittoresque où l'homme apparaîtrait. »
Nous causions ; à nos pieds la rivière courait,
La bouteille dormait au bord des berges pleines,

Ou sous l'eau fraîche, au soir apparaissant moins claire ;
Enfin, nous gagnions notre lointain logis,
Avant que l'astre ceint de rayons cramoisis
S'ensevelît au fond du tombeau de son père ;

Et, les pieds recouverts des herbes parfumées,
Derrière un chèvrefeuille, au mobile rideau,
Nous entendions le lait bouillonner dans le seau,
Et les bourdonnements des heures enmiellées.

XC

Il n'a pas bu l'amour avec son âme entière,
Il ne s'est au flot pur en sa source abreuvé
Près du ciel, celui-là qui d'abord a jeté
Au milieu des humains cette semence amère:

Que, si les morts, de qui les yeux furent fermés
Dans les gémissements, revenaient à la vie,
Ils recevraient du fils, de l'épouse chérie
Un froid et dur accueil, à la tombe échappés.

Il était bien, sans doute, échauffés par le vin,
De boire à eux avec une larme attendrie,
D'en parler, souhaitant leur retour à la vie,
Et d'en conserver presque un souvenir divin ;

Mais qu'il vienne celui qui quitta ce séjour ;
Voilà dans d'autres mains sa douce fiancée ;
Sa terre est sous les pas d'un héritier pressée,
Qui ne consentirait à la rendre un seul jour.

Si ses fils ne montraient cet égoïsme inique,
Le père encore aimé néanmoins produirait
Plus de trouble que par sa mort, et ruinerait,
En vivant, les piliers de la paix domestique.

Mais toi que j'ai perdu, cher, ah ! reviens à moi :
Malgré l'œuvre des ans sur mon âme changée,
Mon esprit ne se trouve une seule pensée
Qui soit hostile au vœu que j'élève vers toi.

XCI

Quand de roses plumets le mélèze est couvert,
Que la grive d'un gai sifflement fend l'espace,
Ou que, sous le buisson encor sans feuilles, passe
Et fuit l'oiseau de mars aux ailes d'un bleu vert ;

Viens, et reprends l'aspect qui te montre à mes yeux
Jeune parmi tes pairs en notre jeune année;
Que l'espoir d'une vie, hélas ! trop tôt fanée
Fasse autour de ton front un nimbe radieux.

Dans la riche saison où chaque heure écoulée
Mûrit les fruits; quand, lourd de cent parfums exquis,
Vole un souffle estival sur les flots des épis
Qui frissonnent autour de la ferme isolée,

Viens, non pas sous l'abri de quelque nuit obscure,
Mais sur le sol où vibre un chaud rayon doré,
Viens, et beau de la forme où la mort t'a paré,
Dans la lumière sois la lumière plus pure.

XCII.

Si quelque vision tout à coup te montrait
A mes yeux, je pourrais la croire une ombre vaine,
Comme au cerveau le feu de la fièvre en amène;
Alors que, prenant voix, elle rappellerait

Ce qu'il advint aux lieux où le même destin
Nous unit dans nos jours de gaîté jeune et pure,
Peut-être je dirais : ce n'est que le murmure
De l'esprit, qui m'apporte un souvenir lointain.

Oui, même si, parlant, elle me révélait
Un fait qui dût plus tard éclore dans l'année,
Et si la chose, au cours de ces mois amenée,
Prouvait qu'en cette voix la vérité parlait,

Je ne croirais te voir, peut-être, dans ce rêve,
Mais plutôt de l'esprit les purs pressentiments,
Et l'étrange reflet qui, des évènements,
Bien avant eux parfois, à l'horizon s'élève.

XCIII

Je ne te verrai pas. Puis-je dire vraiment
Que jamais nul esprit n'a brisé le lien
Qui l'enchaîne, bien loin du sol qui fut le sien
Quand il marchait couvert d'un mortel vêtement ?

Non, l'ombre de nos morts aux yeux ne se présente ;
Mais, lui-même, l'Esprit sans doute peut venir,
Où le nerf a perdu tout pouvoir de sentir,
Esprit vers un Esprit, Ame à l'Ame présente.

Ah ! viens, des régions à nos yeux invisibles,
Du bonheur que ne peut rêver l'esprit mortel ;
Ah! de la profondeur insondable du ciel,
Où tant de changements extrêmes sont possibles,

Descends, et d'un toucher subtil en moi pénètre ;
Entends mon vœu trop fort pour la force des mots ;
Dans l'aveugle prison où l'esprit est enclos,
Mon âme sentira qu'auprès d'elle est ton être.

XCIV

Quel cœur immaculé, quel esprit sain et fort,
Quelle audace, aux amours surhumains empruntée,
Il faudrait à celui qui veut pour sa pensée
Une communion d'une heure avec la mort !

Vainement tu voudrais, ou tout autre, évoquer
Les esprits des splendeurs de leurs séjours suprêmes,
S'il ne t'est pas permis de dire ainsi qu'eux-mêmes :
Mon esprit est en paix avec le monde entier.

Ils visitent les cœurs pleins d'un muet repos,
L'imagination calme et belle du sage,
La mémoire semblable au pur ciel sans nuage,
La conscience pareille à quelque mer sans flots.

Mais quand le cœur est plein de désordre et de cris,
Quand le doute à la porte en sentinelle veille,
Ils peuvent seulement au seuil prêter l'oreille,
Entendant la discorde et les bruits du logis.

XCV

Sur la pelouse, un soir, notre troupe est restée ;
L'herbe sèche en tapis sous nos pieds s'étendait,
L'air était pur et tiède, et sur le ciel flottait,
Dans la nuit estivale, une brume argentée ;

Et les flambeaux brûlaient, dans un air immuable,
Sans trembler ; nul grillon sur le sol ne chantait ;
Mais seul le bruit lointain du ruisseau s'entendait,
Et l'urne près de nous frémissait sur la table.

Et les chauves-souris dans cet air odorant
Tournaient, montrant aux feux leurs ailes membraneuses,
Hôtes du crépuscule, aux poitrines laineuses,
A la cape d'hermine, aux yeux de jais brillant.

Puis l'accord de nos voix, disant quelque vieux chant,
Résonna jusqu'au tertre où mollement couchées
Les vaches reposaient, d'un blanc rayon touchées,
Et les arbres tendaient leurs bras noirs sur le champ.

Mais après qu'à son tour chacun s'en fut allé,
Dans la nuit du jardin me laissant solitaire;
Lorsque dans la maison lumière après lumière
S'éteignit ; quand je me sentis bien isolé,

Un désir m'étreignit le cœur, et je relus
Ma vie en cette année où tout était bonheur,
Dans ces feuilles gardant en la mort leur fraîcheur,
Les lettres, noble legs, de celui qui n'est plus.

Etrangement tombaient au milieu du silence
Les mots de cette voix sans bruit ; étrangement,
Dans un muet défi, l'amour au changement
Exposait sa valeur ; d'une étrange cadence,

Parlaient la foi, la force osant s'appesantir
Sur les doutes que fuit un plus faible courage,
Et poursuivre, à travers les pièges du langage,
Les pensers, jusqu'au terme où tous vont aboutir.

Par les mots, d'une ligne à la ligne suivante,
Le mort me vint toucher, de son passé lointain,
Jusqu'à ce qu'il parut à mon âme soudain
Que je voyais son âme en sa clarté vivante.

Et mon âme, étreignant la sienne, était ravie
Vers la cîme empyrée où réside l'esprit,
Voyait en face l'être, et saisissait surpris
Les battements profonds de l'éternelle vie,

Musique des Eons, dont le rythme mesure
Les pas muets du Temps — et les chocs du Destin —
Et les coups de la Mort. Puis mon extase enfin
Se dissipa, le doute y mettant sa piqûre.

Combien vagues ces mots ! mais la tâche est ardue,
D'enfermer dans les sons que le corps peut fournir,
Ou même pour l'esprit d'atteindre en souvenir,
Ce que dans cette nuit mon âme est devenue.

Enfin sur l'horizon de l'est l'aube approchant,
Le tertre reparut où, mollement couchées,
Les vaches reposaient, d'un blanc rayon touchées,
Et les arbres tendaient leurs bras noirs sur le champ ;

Et, de la profondeur de l'horizon obscur,
Une brise arriva qui fit frémir la masse
Du sycomore aux larges feuilles, dans l'espace
Secoua les parfums endormis en l'air pur,

Et, plus haut amassant une force nouvelle,
Emut l'orme au feuillage épais, et balança
La rose aux lourds replis, et soudain agita
Les lis sur leur mobile tige, et dit : « C'est elle,

L'aurore, c'est l'aurore, » et mourut en silence.
Et dans la paix du ciel l'Est et l'Ouest alors
Mêlant leurs faibles feux, tels la vie et la mort,
Grandirent en un jour qui remplit l'air immense.

XCVI

Vous dites, sans y mettre une ombre de dédain,
Vous, si bonne que vos clairs yeux bleus s'attendrissent
A voir le fatal verre où des mouches périssent,
Vous dites que le doute est un fils du Malin.

Je ne sais : je connus un homme dans ma vie,
Qui souvent se plaisait aux subtils examens ;
La lyre était d'abord discordante en ses mains,
Mais son constant effort en régla l'harmonie.

Incertain dans sa foi, mais toujours vertueux,
Sa lyre enfin vibra d'une musique claire.
Plus de foi se découvre en un doute sincère,
Croyez-moi, que dans tel ou tel credo pieux.

Il combattit le doute, et sa force s'accrut ;
Pour la croyance aveugle il n'avait que mépris ;
Il saisit corps à corps les spectres de l'esprit,
Et les coucha vaincus. Alors enfin il put

S'assurer une foi plus robuste et plus fière.
Le Pouvoir dans sa nuit ne l'avait point quitté,
Le Pouvoir qui fait l'ombre ainsi que la clarté,
Et qui n'habite point dans la seule lumière,

Mais aussi bien dans l'ombre et dans l'épaisse nue,
Comme jadis aux pics du Sinaï, alors
Que l'ingrat Israël se faisait des dieux d'or,
Malgré la voix d'airain sur la cîme entendue.

XCVII

Mon amour entretient les rocs, l'arbre sans voix ;
Il trouve sur les monts à la cîme embrumée
Son image grandie et de gloire entourée,
Et dans tout ce qu'il voit, c'est lui-même qu'il voit.

Deux époux à jamais réunis dans la vie —
Les voyant, je me pris à penser à nous deux :
Toi, dont l'être est si grand et si mystérieux,
Moi, dont l'âme ressemble à l'épouse choisie.

Ces deux êtres vivaient les yeux rivés aux yeux ;
Leurs deux cœurs autrefois battaient à l'unisson ;
Se revoir en printemps changeait l'âpre saison ;
Chaque fois, se quitter était la mort pour eux.

L'amour n'est point fané dans l'hiver de leur vie,
Elle, le souvenir d'inoubliables jours
L'empêche de douter qu'il ne l'aime toujours,
Quoi que des gens sans foi puisse dire l'envie.

Sa vie est son amour ; mais lui s'écarte d'elle,
Il l'aime encor pourtant ; elle n'a point de pleurs,
Bien que, dans ses pensers d'obscures profondeurs,
Il semble dédaigner ce cœur simple et fidèle.

Il suit les cent replis de l'humaine raison,
Il dérobe à la nuit le secret de l'étoile ;
Il est près, et pourtant d'éloignement se voile,
Il lui paraît bien froid, mais elle le sait bon.

Les présents d'autrefois lui sont un cher trésor,
D'une humble fleur flétrie elle fait son bonheur ;
Elle ne sait en quoi consiste sa grandeur,
Mais pour cela, pour tout son amour croît encor.

C'est pour lui qu'elle joue, et pour lui que son chant
Dit l'amour jeune et pur et la foi mutuelle;
Les choses du foyer sont la science pour elle,
Lui, son savoir s'étend sur un immense champ.

Dans sa constante foi, rien ne la peut changer;
Dans sa nuit elle sent qu'il est grand, qu'il est sage,
Et, ses fidèles yeux fixés sur son visage,
« Je ne peux pas comprendre : il me suffit d'aimer. »

XCVIII

Vous nous quittez ; du Rhin vous allez voir les ondes,
Et ces fiers monts au pied desquels je fus porté
Quand j'étais avec *lui ;* puis, sous un ciel d'été,
A travers l'or des blés et les vignes fécondes,

Vous irez jusqu'aux lieux où l'a frappé le sort.
Cette ville maudite ! En toute sa splendeur
Il me semble ne voir que l'étrange lueur
Brillant, près du Léthé, dans les yeux de la Mort.

Que le large Danube y déroule son flot,
Et, loin de mes regards, enveloppe mainte île !
Mes yeux jamais n'ont vu, ne verront cette ville,
Vienne ; mais je veux l'imaginer plutôt

Un séjour trois fois sombre, où sur les nouveaux-nés,
Sur les promis le mal plane ; où la mort retranche
Plus d'amis qu'autre part ; où le père se penche
Plus souvent sur la tombe ; où les maux ameutés

Vous hurlent aux talons et, dans les froids logis,
Rôdent cherchant leur proie ; où la tristesse étale
Son ombre sur l'éclat de la pompe royale.
Pourtant, plus d'une fois il m'a lui-même dit

Que, nulle part ailleurs dans une métropole,
En plus riche cortège et plus pompeusement
Le double flot des chars ne coule incessamment,
Au parc, dans le faubourg, sous la brune coupole

D'un plus épais feuillage, et qu'un plus vif entrain
Dans nul autre pays n'anime une autre foule ;
Que tout est gai du feu des lampes, et que roule
Le bruit des jeux, des chants sous l'abri du forain,

Dans le royal palais, ou la campagne ouverte ;
Que l'on danse ; et qu'au ciel monte parmi les cris
La fusée, et se fond en flocons cramoisis,
Ou tombe en gouttes d'or, ou coule en onde verte.

XCIX

Tu t'élèves encore à l'est, aurore obscure,
Si bruyante des voix joyeuses des oiseaux,
Si vivante des longs beuglements des troupeaux;
Jour, qui fauchas la fleur de l'humaine nature;

Qui trembles, à travers l'obscurité rougie,
Sur ce ruisseau grossi qui bouillonne pressé
Par les prés où toujours respire le passé,
Par ces bois que le mort pour nos cœurs sanctifie;

Qui, dans le rideau vert montant jusqu'aux meneaux,
Dis un chant où tu ris des soucis à venir
Et de l'Automne qui ça et là fait surgir
L'empreinte de son doigt de feu sur les rameaux;

Qui réveilles encor, de ton souffle odorant,
Dans des milliers de cœurs l'heureuse souvenance
D'un jour de mariage, ou d'un jour de naissance,
Ou de mort pour un nombre, hélas ! beaucoup plus grand.

Ah ! Dans quelque pays que leur demeure soit,
Entre les points où dort le pôle solitaire,
Aujourd'hui j'ai pour eux les sentiments d'un frère,
Puisque, sans me connaître, ils pleurent avec moi.

C

Je gravis la colline isolée ; et, parmi
Les scènes qu'à mes pieds ce paysage étale,
Il n'en est pour mes yeux pas une qui n'exhale
Quelque cher souvenir où revit mon ami;

Pas un bercail désert, pas une ferme grise,
Un plat marais bordé de roseaux murmurant,
Une simple barrière entre deux prés s'ouvrant,
Un sentier de moutons balayé par la bise;

Pas un tertre chenu de frêne et de cenelles
Où du dernier linot vibre le dernier chant;
Une carrière ouverte en un âpre penchant
Que hantent les choucas aux bruyantes querelles;

Pas un filet tombant en cascatelles claires,
Un ruisseau pastoral, de ses plis sinueux
Tour à tour embrassant tous les îlots herbeux,
Où paissent du troupeau les ruminantes mères,

Rien, qui n'ait su charmer son âme fraternelle,
Et qui n'ait réfléchi l'éclat de jours meilleurs;
Et, quittant tous ces lieux, puisqu'il faut vivre ailleurs,
Je crois le perdre encor par une mort nouvelle.

CI

Sans témoins, au jardin la branche ondulera,
La tendre fleur perdra ses feuilles une à une;
Ce hêtre, sans amis, prendra sa teinte brune;
Dans sa gloire de feu cet érable mourra;

Sans amis, le soleil à la beauté royale
Ceindra de rais de flamme un disque de semences,
Et des rouges œillets les ardentes essences
Empliront l'air vibrant de senteur estivale;

Sans amis, le ruisseau sur ses barres de sable
Roulera dans la plaine et ses voix et son flot,
Soit dans le jour, soit quand le petit Chariot
Tourne à l'entour du pôle où dort l'astre immuable;

Nul œil ne le verra borner le frais bocage,
Inonder le séjour du râle et du héron,
Changer en traits d'argent flottants chaque tronçon
De la lune, qui vogue en un ciel sans nuage;

Jusqu'à ce qu'au jardin, au sol désert du champ,
Pour d'autres le parfum des souvenirs s'exhale,
Et que, de jour en jour, cette scène natale
Devienne chère au fils d'un nouvel habitant,

Quand les ans successifs verront les laboureurs
Fendre la glèbe aimée, ou tailler les clairières,
Et que se faneront nos mémoires dernières
Sur tout ce sol qu'enferme un cercle de hauteurs.

CII

Nous quittons à jamais cette région chère
Où nous avons d'abord vu les cieux infinis;
Ces toits, où s'entendit le premier de nos cris,
Abriteront l'enfant d'une race étrangère.

Nous partons; mais avant de quitter ce séjour,
Comme, au jardin, je rêve au hasard des allées,
Deux esprits, deux amours sous leur aspect voilées,
Luttent pour obtenir la primauté d'amour.

L'un murmure : « en ce lieu ta première chanson
Retentit, et la voix des oiseaux amoureuse
A pour toi gazouillé, sous la ramure ombreuse
Du coudrier natal, où pendait maint châton. »

L'autre répond : « c'est vrai ; mais aussi dans ces lieux
Tes pas ont parcouru, lorsque vint un autre âge,
Avec l'ami perdu, les abris du bocage,
Et cela les a faits trois fois chers à tes yeux. »

Depuis un demi-jour luttent ces deux esprits ;
Chaque cause à son tour est par eux défendue,
Rivaux, pour ce seul gain d'une affection perdue,
Dont aucun ne consent à renoncer au prix.

Il faut enfin partir ; déjà mon pied est prêt
A quitter ces doux champs et ces fermes bénies ;
Dans une étreinte alors leurs deux formes unies
Font une seule et pure image de regret.

CIII

Dans la dernière nuit passée en ce séjour
Où de mes jeunes ans l'aurore fut vécue,
L'image du cher mort, en un rêve apparue,
M'a laissé du bonheur pour le reste du jour.

Dans ce rêve, j'étais d'un château l'habitant ;
Trois vierges avec moi. Les cîmes invisibles
De monts lointains versaient mille ruisseaux paisibles
Réunis en un fleuve au pied des murs glissant.

Dans ce château la harpe et les chants résonnaient.
Les trois voix célébraient ce qui est bon et sage
Et charmant. Au milieu se dressait une image
Voilée, à qui les chants des vierges s'adressaient.

En dépit de ce voile, elle m'était connue,
Image de celui que mon cœur chérira
A jamais. Dans la salle une colombe entra,
Messagère apportant un appel, et venue

De la mer. Aussitôt je fus prêt au départ ;
Et malgré leurs sanglots, leurs pleurs, chacune avance
Devant moi vers l'endroit où sur l'eau se balance
Une barque, au courant qui baigne le rempart ;

Et, voguant entre deux plats horizons de prés,
Ou sous des caps dressés en murailles ombreuses,
Nous glissâmes, au gré des ondes sinueuses,
Sous de longs rangs d'iris et de roseaux dorés.

Mais, comme le rivage au loin se retirait,
Que les vagues roulaient en un plus large espace,
Les trois vierges prenaient plus de force et de grâce,
Et plus de majesté dans leurs yeux se montrait.

Or, assis à l'écart de la troupe divine,
Et l'admirant, je vis soudain grandir mon corps,
Comme ceux d'Anakins mes muscles étaient forts,
Et le cœur d'un Titan battit dans ma poitrine.

L'une chantait un hymne à la mort de la guerre ;
    Une autre célébrait la grande humanité,
    Dont l'avenir verra la gloire et la beauté ;
L'autre disait comment naît au ciel une sphère.

Puis enfin, sur le fleuve aux courants doux et lents,
    L'écume se montra ; dans des eaux plus profondes
    Notre barque glissa ; nous vîmes sur les ondes
Un grand vaisseau dressant ses bords étincelants.

Et l'homme aimé de nous sur le pont se tenait ;
    Vers nous, plus grand trois fois qu'aucune forme humaine
    Il se pencha joyeux. Je gravis la carène,
Et, tombant sur son cœur, je l'embrassai muet.

Mais alors à l'envi ces vierges désolées
    Pleurèrent leur destin et mes oublis ingrats :
    « Ne t'avons-nous servi bien longtemps ici-bas?
Et veux-tu nous laisser maintenant isolées ? »

Dans mon ravissement, mes lèvres me donnèrent
    De réponse à leurs pleurs ; mais lui, d'un fier accent,
    Leur dit avec bonté : « Entrez également,
Et venez avec nous. » Mes compagnes entrèrent.

Et tandis que le doigt de la brise éveillait
    Une musique dans la voile et le cordage,
    Nous cinglâmes heureux vers un rouge nuage
Qui, comme une île, au bord de la mer sommeillait.

CIV

L'heure approche où du Christ la naissance est fêtée ;
La lune a disparu; la nuit paisible dort;
Seul un appel de cloche, au pied de ce mont, sort
D'une église invisible en la brume abritée.

Un seul appel de cloche arrive à moi d'en bas,
Eveillant, dans la paix de cette nuit obscure,
En mon cœur plein d'angoisse, un seul mot de murmure :
Les cloches que j'aimais, je ne les entends pas.

Le son de celles-ci, c'est la voix d'inconnus,
Sur un sol où pas un souvenir ne se pose,
Où le passé ne vit pour nous en nulle chose,
Où par nul saint lien nos cœurs ne sont tenus.

CV

Ce houx qui monte jusqu'au toit de la maison,
Nous n'en cueillerons point ce soir le vert feuillage :
Sur un sol étranger habitants de passage,
Ce Noël nous paraît une étrange saison.

La cendre de mon père est aujourd'hui là-bas
Seule et muette, et sous d'autres neiges couverte ;
Du chèvrefeuille Avril y voit la fleur ouverte,
La violette y croît; mais nous n'y sommes pas.

Ma constante douleur ne subit plus l'outrage,
En ce jour de gaîté, des masques et des jeux;
Comme le cours du temps, le changement des lieux
A brisé le lien de ce mourant-usage.

Que les soucis dont l'ombre à peine peut ternir
Le sol, par qui surtout la vie est éprouvée,
Epargnent une fois cette chère veillée,
Et la tiennent sacrée au vivant souvenir.

Mais que ce soir nul pied ne frappe le plancher,
Que dans le bol joyeux nulle boisson ne fume ;
Qui voudrait conserver une ancienne coutume,
Quand l'esprit d'autrefois ne peut plus l'inspirer ?

Ainsi donc pas de chant, de jeux ou de festin,
Ni harpe qui résonne, ou flûte qui murmure,
Ni danse ou mouvement, sauf où la lueur pure
Blanchit à l'orient sur l'horizon lointain,

Quand, au-dessus du bois, des mondes d'or s'élèvent.
Dans le germe longtemps reste endormi l'été ;
Suivez vos cours prescrits, et qu'au temps arrêté
Vienne le dernier cycle où tous les biens s'achèvent !

CVI

Sonne, cloche éperdue au vertige du ciel,
A la froide lumière, au nuage qui fuit ;
Cette année agonise et mourra dans la nuit :
Sonne, cloche, et la livre au néant éternel.

Sonne pour elle un glas, sonne pour la nouvelle,
Sonne, cloche joyeuse, au-dessus du sol blanc :
Un an s'enfuit ; suis-le de ton adieu tremblant ;
Sonne le glas du faux, et que ta voix appelle

Le seul vrai. Sonne un glas pour le chagrin rongeur
Qui s'attache à ma vie à jamais désolée ;
Pour la guerre entre riche et pauvre ; et, voix ailée,
Sonne l'avènement pour tous du Droit vainqueur.

Sonne un glas pour la fin de la mourante foi
Du parti qui prolonge une cause vieillie ;
Sonne pour accueillir une plus noble vie,
De plus humaines mœurs, une plus pure loi.

Un glas pour le besoin, les soucis, le péché,
La cruelle froideur de cet âge sceptique ;
Sonne un glas, sonne pour mon vers mélancolique,
Et qu'un plus large chant par toi soit annoncé.

Sonne un glas pour l'orgueil des grandeurs ou du sang,
Pour la haine civique et pour la calomnie ;
Sonne pour célébrer la justice infinie,
Et, dans l'amour du bien, le monde renaissant.

Sonne un glas pour la mort de nos penchants mauvais ;
Sonne un glas pour la soif de l'or, mère de haine,
Pour la guerre pendant vingt siècles souveraine ;
Et sonne pour fêter vingt longs siècles de paix.

Sonne, et dis que voici l'homme à la libre foi,
Au cœur fier et plus large, à la main plus ouverte ;
Sonne et chasse la nuit dont la terre est couverte,
Sonne, annonce le Christ dont va régner la loi.

CVII

Sa naissance nous est par ce jour rappelée,
Triste jour languissant et qui, bientôt lassé,
Sous le pourpre rempart d'un nuage glacé,
Disparut, nous laissant à la nuit désolée.

La saison ne permet de fleurs ni de verdure
Pour orner le banquet. Le vent âpre et cruel
Souffle à la fois du Nord et de l'Est, et le gel
Met aux toits des poignards en sinistre bordure,

Hérissant les fourrés et les buissons d'épine,
Jusqu'au point où ce dur croissant est suspendu
Sur le bois qui se tord et qui heurte éperdu
De ses cornes de fer ses membres en ruine,

Quand passe la tourmente où la neige légère
Fuit, pour se perdre aux flots qui, d'un assaut sans fin,
Attaquent la falaise. — Or apportez le vin
Sur la table parée, et remplissez le verre ;

Qu'au foyer un monceau de bûches s'embrasant
Verse en toute la salle une chaude lumière ;
Soyons gais ; répandons la verve coutumière
Sur tous sujets, ainsi que s'il était présent ;

Oui, nous fêtons ce jour. A la table joyeuse,
Ravis par le poète ou le musicien,
Nous buvons à l'absent, quelque sort soit le sien,
Et nous chantons les airs qu'aimait son âme heureuse.

CVIII

Je ne veux plus longtemps m'isoler de mes frères,
Et, pour ne m'engourdir en la morne stupeur
Du marbre, je ne veux seul me ronger le cœur,
Ni livrer mes soupirs aux brises passagères :

Que peut la foi stérile et l'inutile effort
De mon vague désir, même eût-il la puissance
D'escalader des cieux la suprême éminence,
Ou de plonger au fond du gouffre de la Mort ?

Que puis-je rencontrer au plus haut de l'espace,
Sauf mon ombre chantant les hymnes d'ici-bas ?
Et, comme en un miroir, sur la mer du trépas
Flottent les traits confus d'une mortelle face.

Je cueillerai plutôt les fruits, amers trésors,
De la douleur qui croît sous la céleste voûte :
On dit que la douleur nous rend sages ; sans doute
Est une autre sagesse en la tombe où tu dors.

CIX

Un cœur qui répandait en généreux discours
L'afflux renouvelé d'une source abondante,
Et la critique aigue et toujours clairvoyante
D'un œil qui des neuf sœurs connut tous les séjours ;

Une raison puissante, une force angélique
Pour prendre et terrasser partout le doute humain ;
Une logique ardente et qui sur le chemin
Dépassait l'auditeur, de son vol séraphique ;

Une haute nature et du bien amoureuse,
    Mais non l'ascète en qui s'assombrit tout rayon ;
    Passion pure portant sa blanche floraison
A cet âge où d'Avril bout la sève écumeuse ;

De toute liberté l'amour sincère et rare,
    Mais de la liberté dans son royal séjour
    D'Angleterre, et non pas l'enthousiasme d'un jour
Où des fils des Gaulois le vain transport s'égare ;

Un cœur d'homme imprégné de grâce féminine,
    Si bien que, de lui-même, un enfant enlaçait
    Entre tes doigts sa main, confiant l'y laissait,
Et joyeux élevait une face mutine ;

Cela fut, et mes yeux sur ton noble visage
    Se sont longtemps posés : si ce regard fut vain,
    Honte à moi qui poursuis seul notre ancien chemin
Et n'ai de ta sagesse appris à vivre sage !

CX

Ton langage exerçait un attrait plein de charmes
    Sur nous, les jeunes gens et ceux d'âge plus mûr ;
    L'âme faible, toujours en proie au doute obscur,
Devant ton âme forte oubliait ses alarmes.

L'âme fidèle était à tes mots suspendue ;
    L'orgueilleux dépouillait à demi sa fierté ;
    Le serpent oubliait, rampant à ton côté,
De darder les traits sûrs de sa langue fourchue.

L'austérité s'ornait de grâce en ta présence ;
Tel frivole écoutait en docile écolier,
Et tel sot, de cerveau non moins dur que l'acier,
A son insu s'ouvrait à quelque connaissance.

Et moi, ton préféré, de mon siège à l'écart,
Heureux de ta victoire où je goûtais la mienne,
Chaque vertu m'était plus chère, étant la tienne,
Et ce tact gracieux d'un Chrétien, et cet art.

Ah ! je n'ai point ton charme ou ton habileté ;
Mais j'ai l'amour qui brave une tâche pesante,
Et le vague désir, que cet amour enfante,
Grâce auquel mon vouloir s'efforce à t'imiter.

CXI

L'homme de cœur grossier, qu'il soit humble ou puissant,
Quelque rang que le sort en l'échelle lui donne,
Jusqu'à celui qui porte au front une couronne,
Roi de par la naissance, et dans l'âme un manant,

L'homme de cœur grossier, si richement voilée
Que soit sa pauvreté sous d'élégants dehors,
Laisse éclater parfois, malgré ses longs efforts,
Son naturel brisant la barrière dorée.

Qui peut toujours jouer un rôle ? Mais celui
Vers qui mes souvenirs se reportent sans cesse,
N'étant pas moins, mais plus, que toute la tendresse
Que nos regards voyaient se déployer en lui,

Parut, comme il était, parfait, sachant unir
    Toute bonté du cœur à la noble élégance
    Des mondaines façons, comme l'efflorescence
Qui sur un noble esprit se vient épanouir;

Jamais un sentiment ou jaloux ou mesquin,
    Le vol d'une pensée impure effleurant l'âme,
    N'ont de son clair regard atténué la flamme
Où s'unissaient le monde et le reflet divin.

Ainsi, pur de reproche, il a toujours porté
    Ce nom de gentilhomme à l'antique noblesse,
    Que chaque charlatan jusqu'à la honte abaisse,
Pour toute ignoble fin dans la fange traîné.

CXII

Je parais donc moins sage à la sagesse altière,
    Quand, suivant du regard indulgent de mes yeux
    Des actes incomplets et pourtant glorieux,
Je fais fi d'autres dons achevés en leur sphère.

Mais toi, toi qui remplis tout ce qu'il est de place
    Pour l'amour en mon cœur, toi seul es le motif,
    Si mon regard paraît tomber inattentif
Sur l'âme des chétifs seigneurs de notre race.

Qu'étais-tu donc pour nous ? une force nouvelle
    Que le doigt tout puissant fit pour jamais jaillir;
    Et l'espoir ne pouvait à trop d'espoir s'ouvrir,
Voyant grandir toujours les essors de ton aile :

Aux vastes éléments l'harmonie imposée,
Les vents tempétueux d'un grand calme suivis,
Et les immenses flots de ce monde asservis
En un rythmique flux docile à la pensée.

CXIII

C'est dit-on, la douleur qui nous peut rendre sages ;
Mais combien de sagesse, hélas ! dort avec toi,
Alors qu'elle devait être un guide pour moi,
Etre un bienfait pour tous les hommes et les âges.

Puis-je en effet douter, moi qui t'avais connu
Esprit ardent, doué de pouvoir et de force
Pour atteindre le but où le vouloir s'efforce ?
Non, car je sais ce que tu fusses devenu :

Une vie employée aux querelles ardentes
De la cité ; nul but trop noble pour ton cœur ;
Une voix aux sénats parlant d'accent vainqueur,
Une fière colonne au milieu des tourmentes,

Si l'audace impunie en sa force amassée
Devenait, quand le temps du monstre accouchera,
Sous la terre un levier qui la soulèvera,
La jetant en dehors de sa course fixée,

Avec mille cahots et maint choc effrayant,
Des luttes, des efforts, des espoirs et des craintes,
Et des écroulements, et de lugubres plaintes,
Et les mers hors des lits sur le globe oscillant.

CXIV

Qui n'aime la Science ? Et qui de nous ravale
Ou raille sa beauté ? Puisse-t-elle apporter
Aux hommes son concours puissant. Qui peut planter
Ses bornes ? Que son œuvre en ce monde prévale !

Mais sur son jeune front une flamme se pose ;
Et, le regard toujours tendu vers le futur,
Elle plonge au profond gouffre du sort obscur,
A son ardent désir soumettant toute chose.

Elle n'est qu'une enfant encore, et trop hardie —
Que peut-elle opposer à l'effroi de la mort ?
Qu'est-elle, sans l'amour et la foi pour support,
Sinon quelque Pallas étrangement sortie

Du cerveau de Démons, brûlant de défier
Tout obstacle, et qui tend d'une course éperdue
Vers le pouvoir ? Il faut qu'elle ait sa place due ;
Son rang est le second, mais non pas le premier.

Une plus forte main la doit rendre modeste,
Si tout n'est vanité ; cette main doit guider
Ses pas, quand elle suit, d'un pied qui peut tarder,
Comme une jeune sœur, la sagesse céleste :

Car elle n'est qu'un fruit terrestre de l'esprit,
Mais la Sagesse est le céleste fruit de l'âme.
O toi, chez qui si tôt, s'est éteinte la flamme
De la vie, et qui m'as laissé seul dans ma nuit,

Ton exemple par tous devrait être imité :
    Car tu croissais non pas seulement en puissance
    Et savoir, mais toute heure en toi donnait naissance
A plus d'humble respect, de douce charité.

CXV

De la neige aujourd'hui les dernières blancheurs
    S'effacent, les bourgeons crèvent sur les fourrés
    Des squares, et partout dans les bois ou les prés,
La violette, au pied du frêne, ouvre ses fleurs.

La forêt retentit de chants nombreux et forts,
    Une exquise couleur pare au loin l'étendue,
    Et dans l'azur ardent s'élevant éperdue
L'alouette n'est plus qu'une chanson sans corps.

Au tapis des gazons danse mainte lumière ;
    Des troupeaux du vallon plus claire est la couleur,
    Et chaque voile a pris plus laiteuse blancheur
Sur la mer éloignée ou la lente rivière ;

Et là le goëland maintenant tourne et crie,
    Ou plonge en la lueur verdâtre, et des oiseaux
    Passent d'un vol joyeux, cherchant des cieux nouveaux
Pour bâtir et nicher ; car ils vivent leur vie

De pays en pays ; — et voilà qu'en mon cœur
    Le printemps naît aussi ; voilà que ma souffrance,
    Violette d'Avril, exhale sa fragrance,
Et se pare à son tour de bourgeons et de fleur.

CXVI

Est-ce donc le regret des jours ensevelis
    Qui, plus aigu, quand vient le doux Avril, s'éveille,
    Et qui du renouveau, dans la saison vermeille,
Tour à tour donne et prend les divers coloris ?

Non pas lui seul : les chants joyeux, l'air agité,
    Et de chaque poussière une naissante vie,
    Tout, par nos sens, s'adresse à l'âme, qui se fie
En celui dont ce monde est l'œuvre de beauté.

Non, tout n'est pas regret : la face de l'absent,
    Quand je rêve isolé, va briller à ma vue ;
    Et cette chère voix qu'autrefois j'ai connue
Me parlera de moi, des êtres de mon sang ;

Mais en moi ce qui vit, c'est moins la peine obscure
    De ce commun bonheur dans la tombe enfermé,
    C'est moins l'âpre désir de revoir l'être aimé,
Que l'espoir assuré d'une union future.

CXVII

Heures et jours, votre œuvre est de me retenir
    Loin des lieux où m'attend ma véritable place,
    De reculer un peu l'heure où l'ami m'embrasse,
Pour le plus large gain d'un bonheur à venir ;

Afin que ce retard fasse grandir en nous
    Un désir d'union dont plus vifs soient les charmes,
    Et qu'à cette union, qu'appellent tant de larmes,
S'attachent des transports cent et cent fois plus doux,

Pour chaque léger grain qui tombe au sablier,
Pour tout empan de l'ombre au sol glissant furtive,
Tout baiser de la roue en l'horloge captive,
Pour les cours des soleils dans l'univers entier.

CXVIII

Contemplez, ô mortels, toute l'œuvre du Temps,
Ces labeurs d'un géant encore en sa jeunesse,
Et gardez-vous de voir dans l'humaine tendresse
Le produit d'un limon qui meurt à chaque instant.

Mais croyez que ceux-là, que nous nommons les morts,
Vivent toujours leur vie en plus large lumière,
Pour de plus nobles fins. Cette solide terre
Qui porte pour un jour nos pas et nos efforts,

Etait d'abord le feu d'un fluide incertain ;
Puis vint se condenser dans sa forme sphérique,
Emportée aux hasards du tourbillon cosmique,
Jusqu'à ce jour où l'homme y apparut enfin.

De climats en climats il jeta ses rameaux,
Modeste avant-coureur d'une plus noble race,
Et de sa propre vie en plus sublime place,
Si du temps, clair symbole, il montre les travaux

En son être, et le cours de l'éternel progrès ;
Ou si, des maux portant au front le diadème
Comme une gloire, il marche, et prouve par lui-même
Que la vie est non pas un grossier minerai,

Mais le fer qui du fond des noirs abîmes sort,
Et qui se fond au feu des brûlantes alarmes,
Et qui sifflant se trempe au bain des âcres larmes,
Et qui se forge aux chocs de l'enclume du sort,

Prêt alors à servir. Levez-vous et fuyez
Le Faune titubant, la sensuelle fête ;
Tendez vers les hauteurs ; éliminez la bête ;
Que le singe et le tigre en vous soient dépouillés.

CXIX

O portes, où mon cœur a si souvent battu
Si vite, sans ces pleurs que la mémoire éveille
Je vous vois de nouveau. La ville encor sommeille ;
Sur la rue un parfum de prés est répandu ;

J'entends un gazouillis léger d'oiseaux ; je vois,
Entre les deux longs murs qu'aucun feu ne colore,
Le pâle sentier bleu de la première aurore,
Et pense aux premiers ans, et toujours pense à toi.

Je te bénis ; j'entends des mots doux et divins
Sur ta lèvre ; en ton œil l'amitié brille heureuse,
Et presque sans souffrir d'angoisse douloureuse,
Je rêve que ma main est pressée en tes mains.

CXX

Ce n'est pas un son vain qui de mes lèvres sort :
Tout notre être n'est pas le cerveau de nos têtes
Et ses rêves ; ainsi que Paul contre les bêtes,
Je n'ai pas vainement lutté contre la Mort.

Sommes-nous seulement des images d'argile ?
Que la Science vienne à le prouver demain,
Et qu'importe dès lors tout le savoir humain ?
Pour moi, je voudrais fuir cette existence vile.

Que l'homme plus savant des siècles à venir
Dès les jours de l'enfance accommode sa vie
Comme il sied à ce singe en sa race grandie ;
Quant à moi, je suis né pour un autre avenir.

CXXI

Triste Hesper, au-dessus du soleil englouti
Tu flottes, et parais prêt à mourir toi-même ;
Tu vois tout s'effacer au crépuscule blême,
Et contemples la fin d'un règne anéanti.

C'est l'heure où l'attelage est du char détaché,
Où le bateau pesant est tiré sur la grève ;
De la porte qu'on ferme un bruit vers toi s'élève,
Et le lien de vie en l'âme est relâché.

O brillante Vénus, plus fraîche après la nuit,
Du labeur journalier la rumeur grandissante
Monte à toi de la terre, et la voix vigilante
Des oiseaux ; et déjà l'astre éclatant te suit :

Le bateau du marché vogue sur le miroir
Du fleuve, où des appels le hèlent du rivage ;
Tu entends le marteau de la forge au village,
Et tu vois les chevaux et le char se mouvoir.

Douce Vénus Hesper, deux noms par où s'indique
Un seul astre, premier et dernier dans le ciel,
Comme avec mon passé s'unit mon présent, tel,
En des points différents, tu restes identique.

CXXII

Oh ! Cher, si, près de moi, ton ombre s'est tenue,
Quand je me révoltais contre un commun destin,
Et, vers le voile noir, levais mon bras hautain,
Pour l'écarter et voir des cieux la face nue,

Pour sentir à nouveau, d'un respect sans effroi,
L'imagination, sous la voûte ébranlée,
Faire rouler là-haut une sphère étoilée,
Autour de l'âme unie à la divine loi ;

Si tu fus près de moi, si la nuit du tombeau
Ne nous divise pas ; près de moi reste encore;
Dans mon sein, dans ma tête entre par chaque pore,
Jusqu'à ce que mon sang, comme le flot d'une eau

Grossie, en lui sente couler une plus riche vie,
Et que, comme un enfant léger au libre cœur,
Ainsi qu'aux jours brillants de mon ancien bonheur,
Ma pensée à la mort ne soit plus asservie.

La Fantaisie alors, où son souffle se pose,
Aux gouttes de rosée ajoute un clair iris,
Donne au magique éclair un profond coloris,
Et la moindre pensée éclôt en une rose.

CXXIII

Où l'arbre s'élevait, la mer roule ses flots ;
Combien de changements n'as-tu pas vus, ô terre !
Où la rue en clameurs gronde en son lit de pierre,
Régnait le calme au fond des abîmes enclos.

La montagne est une ombre au mobile contour,
Et rien n'est permanent ; les continents énormes
Fondent comme la brume; ils revêtent les formes
Des nuages changeants, et meurent sans retour.

Mais je veux en l'esprit affermir mon espoir,
Et veux tenir pour vrai le songe que je rêve ;
Car, si le mot adieu de ma bouche s'élève,
Il exprime ce que je ne puis concevoir.

CXXIV

Cet être que l'homme ose invoquer confiant,
Notre plus chère foi, le doute le plus sombre ;
Lui, Eux, Un, Tout ; en nous, hors nous ; dans l'ombre
Pouvoir que nous sentons invisible et présent ;

Je ne l'ai point trouvé dans la terre ou l'étoile,
Ni dans l'œil d'un insecte, ou l'aile des oiseaux,
Ni par ces preuves, où s'ingénient nos cerveaux,
Que nous tirons de nous comme Arachné sa toile :

Si dans le sommeil, où ma foi s'est engourdie,
J'entendis une voix me dire : « Ne crois plus, »
J'entendis la falaise, aux chocs pressés du flux,
S'écrouler, dans la mer du néant engloutie ;

Alors une chaleur dont mon sein est empli
Fondait tout le pouvoir de la raison glacée,
Et, comme un homme dont la voix est courroucée,
Mon cœur se redressant disait : « Moi, j'ai senti ! »

Plutôt comme un enfant qu'une crainte poursuit ;
Mais l'aveugle clameur bientôt me rendit sage ;
Je fus l'enfant pour qui les pleurs sont un langage,
Mais qui, pleurant, sait que son père est près de lui.

Et ce que je suis vit, dans les cieux éternels,
Celui qui est, et que nous ne pouvons comprendre ;
Et vers moi, hors de l'ombre, elles vinrent se tendre,
Ces mains, qui loin des cieux, façonnent les mortels.

CXXV

Sous les mots ou les chants de mes lèvres sortis,
Ma harpe a mis toujours des notes douloureuses,
Même alors que ces pleurs, en des heures nombreuses,
Par les sons de ma voix ont paru démentis ;

Pourtant l'Espoir jamais n'avait vieilli chez moi ;
Son regard seulement est venu d'yeux plus sombres ;
Et l'Amour put jouer avec de folles ombres,
Parce qu'il se sentait si fidèle à sa foi :

Si mon chant s'emplissait de soucis et de crainte,
C'est l'Amour qui soufflait sa tristesse à ce chant,
Et quand mes mots rendaient un son fort et touchant,
L'amour, d'un sceau royal, y mettait son empreinte ;

Il ne me quittera, jusqu'au jour où vers toi
Je voguerai, porté sur l'océan mystique ;
Jusqu'au jour où soudain la force magnétique
Qui fait battre mon cœur s'éteindra morte en moi.

CXXVI

Pour Seigneur et pour Roi j'avais et j'ai l'Amour ;
Près de lui je demeure, en serviteur fidèle,
Car de l'amour j'apprends ainsi chaque nouvelle
Qu'apportent les courriers à toute heure du jour.

J'avais et j'ai l'Amour pour Seigneur et pour Roi,
A jamais je le sers ; mais je dois encor vivre
En sa terrestre cour ; et là, quand je me livre
Au sommeil, ses soldats veillent autour de moi,

Et quelquefois j'entends un vigilant gardien
Qui du vaste univers visite chaque place,
Et dit en un murmure aux sphères de l'espace,
Dans la profonde nuit du ciel, que tout est bien.

CXXVII

Oui, tout est bien, malgré cette nuit de la crainte
Où se rompt l'union de l'acte et de la foi ;
L'orage rugissant est bien, pour qui perçoit
Sous l'orage une voix mystérieuse et sainte

Proclamant que le vrai, que le juste ici-bas
Règneront à leur jour, quand les bords de la Seine,
Trois fois encor rougis des fureurs de la haine,
Entasseraient les morts en sinistres amas.

Le mal est pour celui qui porte une couronne,
Et pour le misérable aux sordides haillons;
La roche tremble et s'ouvre en de profonds sillons ;
La tour de glace tombe en la mer qui résonne,

Elle fond, et se perd dans le flot mugissant ;
Avec fracas s'abat la forteresse altière,
La terre inerte jette au ciel une lumière ;
Et cet immense Eon s'affaisse dans le sang,

Des flammes de l'enfer de toutes parts enceint ;
Mais cependant là-haut, chère âme, étoile heureuse,
Tu contemples de loin cette mêlée affreuse,
Et tu souris, sachant que toute chose est bien.

CXXVIII

L'amour, qui s'éleva d'une aile plus altière,
Lorsque sans épouvante il rencontra la Mort,
Accompagne la foi quand, d'un modeste essor,
De nos mortels destins elle voit la carrière.

Il naîtra, certe, au sein des eaux tumultueuses
Du temps en marche, encor plus d'un vaste remous,
Tel peuple tombera qui l'emportait sur tous ;
Pourtant, ô vous, du bien sources mystérieuses,

Heures, que suit l'Espoir ou la Peur pas à pas,
S'il n'est à vos labeurs aucune autre matière
Que de vieux faits parés de grâce printanière ;
Si vous n'avez jamais pour office ici-bas

Que sortir et rentrer une lame inutile,
    Courber sur un pupître un morose savant,
    Poser l'herbe en bouquets sur un donjon croulant,
Et parer de beauté la vieille tour stérile ;

Ma pitié serait justement descendue
    Sur vous et vos travaux. Mais je sais pour ma part
    Que tout au monde, ainsi que dans l'œuvre de l'art,
Est labeur concourant à la fin attendue.

CXXIX

Ami cher, que j'appelle et que je ne vois pas,
    Si loin, si près, à l'heure ou funeste ou prospère,
    Toi que j'aime le plus quand la foi qui m'éclaire
Me dit qu'il est un lieu plus haut, un lieu plus bas:

Si connu, si caché, mortel et près de Dieu ;
    Ton œil, ta chère main ou ta bouche est humaine ;
    Céleste ami pour qui la Mort est chose vaine,
A moi, tu es à moi, pour toujours, en tout lieu ;

Lointain ami, passé, présent, futur pour moi ;
    Qui m'es plus cher, alors que je ne puis comprendre,
    Un rêve bienheureux venant sur moi descendre,
Je vois tout l'univers se confondre avec toi.

CXXX

Le son du vent qui passe est la voix de ta bouche,
    Et c'est toi que j'entends où l'eau rapide fuit ;
    Avec l'astre levant tu dissipes la nuit,
Et ta beauté rayonne en l'astre qui se couche.

Qu'es-tu donc ? Ma raison se heurte à cette nuit ;
Mais, bien que dans l'étoile et la fleur il me semble
Que tu sois cet esprit qui palpite et qui tremble,
Mon amour ne saurait être par là détruit :

Mon amour s'enrichit de tout l'ancien amour ;
Des passions de l'homme il franchit la mesure ;
Et lorsque tu te perds en Dieu, dans la nature,
Il me semble t'aimer plus encor chaque jour.

A jamais près de moi, bien que tu sois très loin,
Mon bonheur est fondé sur ta chère présence ;
Ta voix m'entoure comme une heureuse influence ;
Et, quand viendra la mort, je ne te perdrai point.

CXXXI

Vivante volonté, qui toujours dureras
Lorsque sera dissous ce qui semble la vie,
Monte au rocher de l'âme, onde qui vivifie,
Coule en nos actes, et tu les purifieras,

Et nous pourrons alors de la terre envoyer
Un appel à celui qui nous entend peut-être,
Un cri vainqueur du temps, que saura reconnaître
L'ami dont le labeur nous aide, et nous fier,

D'une foi qu'alimente une intérieure flamme,
Aux dogmes que jamais preuves n'ont confirmés,
Jusqu'au jour qui nous doit rendre aux êtres aimés,
A Lui dont nous venons, l'âme unie à leur âme.

ÉPILOGUE

(Ajouté aux poèmes en 1842)

O toi, qui d'une longue épreuve sors vainqueur,
Ne me demande pas une ode nuptiale;
Frère, à sa main ce jour unit ta main loyale:
Plus de musique est là qu'aux vers d'aucun chanteur.

Je n'ai point éprouvé de joie aussi profonde
Depuis l'heure où jadis il me dit qu'il aimait
Une enfant de mon sang; je n'ai connu jamais,
Depuis le sombre jour, un tel jour en ce monde.

Depuis lors par trois fois j'ai compté trois années,
Vu les flots du temps fuir et revenir encor;
Mon sang renouvelé coule en un autre corps,
Mais à l'amour intact d'autres forces sont nées;

Il n'a plus le souci d'embaumer dans l'arôme
De périssables chants un regret déjà mort;
Mais, comme une statue, il est solide et fort,
Debout ainsi qu'un calme et colossal fantôme.

Oui le regret est mort; mais l'amour est plus grand,
Depuis tous ces étés que j'ai vus disparaître;
Car avec eux ont crû les rameaux de mon être
Sur l'arbre devenu plus fort en vieillissant.

Et mes chants d'autrefois semblent à mes oreilles
L'écho des faibles voix de mes ans incomplets,
Vers oiseux trop souvent, pur babil et reflets
D'une âme où passent l'ombre et les clartés vermeilles.

Où donc est notre fleur, la douce fiancée
Qui sera femme avant que midi soit sonné?
Elle entre, et, dans l'Eden, la lune a rayonné
Moins pure, sur le dais nuptial inclinée.

Ses yeux pleins de bonheur sur moi se sont posés,
Puis sur toi ; son regard à ton regard s'éclaire,
Comme l'étoile qui palpitait blanche et claire,
Au Paradis, parmi les verts rameaux croisés.

Ah! quand sa vie à peine était un bourgeon frêle,
Il prévit la beauté de la parfaite fleur.
C'est pour toi qu'elle a crû, pour toi, fleur de bonheur,
Qu'elle croît à jamais, non moins bonne que belle.

Tu la mérites, frère, aussi doux par le cœur
Que par l'âme puissant ; esprit ouvert et large,
Ta raison ne connaît point le doute, et la charge
Du savoir sur toi pèse aussi peu qu'une fleur.

Mais partons maintenant, car midi n'est pas loin,
Et je dois à l'autel conduire l'épousée ;
Elle est sans crainte, ou, sur ton bras la main posée,
Et me sachant auprès, elle ne craindra point :

Car moi, qui la faisais danser sur mes genoux,
Dont l'amour la veillait aux bras de sa nourrice,
Qui couvris tous ses jours d'une ombre protectrice,
Je vais, te la donnant, perdre un trésor si doux.

Elle attend d'être à toi par le saint rite unie ;
Sous ses pieds les vieux morts dorment leur rêve obscur,
Et leurs marbres pensifs entourent son front pur,
Mais son oreille entend des mois qu'emplit la vie

La plus riche. L'anneau glisse à son doigt. Le prêtre
A dit : « Consentez-vous ? » — Puis il demande encor
« Consentez-vous? » Alors de deux cœurs et deux corps
Son doux « oui, j'y consens » ne fait plus qu'un seul être.

Signez ici vos noms, qui seront lus encore,
De ce joyeux matin témoignages sans voix,
Après des ans nombreux, par plus d'un villageois ;
Voilà les noms signés ; dans le clocher sonore

S'ébranle la clameur grandissante ; elle crie
Notre joie à tous vents qui passent vagabonds ;
Le mur tremble, et la cloche, à chacun de ses bonds,
Fait sur l'arbre frémir mainte feuille flétrie.

Ah ! quelle heure joyeuse ! et de plus grands bonheurs
La suivront. Une foule où rit chaque visage
Acclame les époux ; les filles du village
Nous jettent sous le porche à pleines mains des fleurs.

Ah ! quelle heure joyeuse ! Et c'est la mariée,
Avec l'époux à qui j'ai confié sa main !
Ils s'éloignent du porche et suivent leur chemin
Près de la tombe par le soleil égayée.

La tombe m'apparaît radieuse aujourd'hui,
Le ciel clair de la vie est pour eux sans nuage ;
Ils doivent assister au gai festin d'usage,
Puis, au bord de la mer, dormiront cette nuit.

Il faut que de mon cœur une gaîté s'élance
Pour accueillir l'éclat d'un soleil plus brillant ;
Mon triste souvenir un instant sommeillant,
Je veux vider le verre où bout le vin de France.

Il circule gaîment ; l'esprit se donne cours,
La chaleur monte aux cœurs, et l'éclat aux visages,
Quand, portant aux époux le toast des vieux usages,
Nous leur disons nos vœux de longs et d'heureux jours.

Ah ! ne me blâmez pas, à ce festin joyeux
Si ma pensée évoque un hôte plus paisible,
Qui peut-être, entre nous présent, bien qu'invisible,
Silencieusement leur adresse ses vœux.

Mais le temps passe, et les époux sont avertis,
Et les chevaux enrubannés de blanc attendent ;
Ils se lèvent sans hâte ; enfin nos bras se tendent ;
Des adieux, des baisers, et les voilà partis !

Une ombre sur nous tombe alors comme la tache
Qu'un nuage léger jette sur les gazons,
Mais elle disparaît, quand nous nous divisons
Pour errer dans le parc, ou le bois qui nous cache;

De leurs amours l'histoire est par tous rappelée;
On pense aux mariés au même autel unis ;
Combien elle était belle et quels mots il a dits;
Enfin nous revenons quand tombe la rosée.

De nouveau le banquet, les discours, la gaîté,
L'ombre du souvenir qui passe, et la richesse
De l'esprit, les souhaits qu'aux époux on adresse,
Puis la coupe d'amour, le vivat répété,

Enfin la danse, — alors je pars seul dans la nuit :
Muette est cette tour qui parlait si bruyante;
Et dans le haut des airs flotte une nue errante;
Et soudain, sur la dune, un feu s'élève et luit :

O Lune, lève-toi, là-bas sur la colline,
Et que, toute la nuit, vogue haut dans les cieux,
Sur la plaine et les monts, ton éclat radieux,
Sur la ville en repos que ta flamme illumine,

Et sur les blancs palais, et sur les clairs ruisseaux ;
Que de chaque montagne il frappe le sommet,
Et chaque bras de mer qui s'allonge et qui met
Aux pieds des pics l'argent de ses dormantes eaux ;

Sur le seuil des époux, voile un moment tes feux,
D'une ombre douce effleure un toit qui les abrite;
Puis éclatant, que ta splendeur se précipite,
De paillettes couvrant les rivages heureux

Qui leur sont un séjour, et les immenses flots;
Et tandis que l'étoile et le monde évolue,
Du fond de l'infini montera l'âme élue
Dont l'être pur sera dans des bornes enclos,

Et, les degrés franchis d'une plus humble vie,
Faite homme, elle prendra naissance pour penser,
Pour agir, pour aimer, chaînon qui doit passer
De nous à ceux par qui notre race est suivie,

Les hommes glorieux dont le regard sans craintes
Fixera la science, et qui règnent hautains
Sur la terre et ses dons; en leurs puissantes mains
La Nature est un livre aux lisibles empreintes;

Nos liens à la brute en eux seront détruits;
Toutes nos actions, tout amour ou pensée,
Nos espoirs, nos douleurs sont graine ensemencée
De ce qui doit un jour être en eux fleurs et fruits.

Il était l'un d'entre eux, celui qui sur la terre
A mon côté vécut, ainsi qu'eux noble et pur,
Et qui parut avant que le temps ne fût mûr,
L'ami qui vit au sein de notre divin père,

Dieu d'amour éternel et d'éternelle vie,
    Dieu seul, et seule loi, pour un seul élément,
    Et, dans l'aube céleste, un grand évènement
Vers lequel tend le monde en sa course ravie.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

I

Quel est celui, dont il est ici question,

who sings
To one clear harp in divers tones?

Tennyson, nous le savons par son fils et biographe, a été maintes fois invité à le dire plus nettement. Il s'abstenait ordinairement de répondre; et, d'une manière générale, se refusait à fournir des commentaires ou des explications aux lecteurs qui ne le comprenaient pas. Il paraît cependant avoir déclaré à M. Sedgwick que le poète ici désigné est Gœthe.

(V. Biographie par Lord Hallam Tennyson, vol. II, pp. 391, 2).

L'idée qu'expriment les deux premières strophes reparait à plusieurs reprises dans d'autres œuvres de l'auteur. Dans un des poèmes de 1832 " The Sisters ", on lit:

the Powers
Behind the world, that make our griefs our gains.

II

Ce cimetière doit être celui de Somersby; cette église celle dont le père du poète fut si longtemps le pasteur. Un commentateur nous dit cependant que l'église de Somersby n'a pas d'horloge extérieure comme celle dont il est ici question.

VII

La rue qu'habitait à Londres Arthur Hallam, quand il étudiait le droit, et où Tennyson le visitait fréquemment, était « Wimpole Street ». Le numéro de la maison est rappelé par l'amusante et intraduisible boutade du jeune homme disant à ses amis qu'ils l'y trouveraient toujours « at sixes and sevens ».

XI

Ce paysage est très vraisemblablement celui qui se déroule auprès de Clevedon, le village, caché près de l'estuaire de la Severn, dans l'église duquel était le caveau funéraire des Hallam.

XXVIII

La scène décrite indique Somersby.

XXXIV

Ce poème a été ajouté après coup. La pièce numéro II parlait de l'if comme n'ayant point de floraison :

O not for thee the glow, the bloom,

Tennyson, scrupuleusement exact dans toutes ses allusions aux choses de la nature, voulut corriger cette erreur. Il enregistre ici l'observation, qui l'avait vivement frappé, de cette vapeur d'or dont l'if s'entoure quand le pollen s'en échappe au moindre choc.

XXXV

Rappelons que par Eons Tennyson entend les immenses périodes de temps employées à l'élaboration du monde, dans ses phases successives.

XLIII

Ce beau poème, dont le mysticisme n'a du reste rien d'obscur, a été expliqué par Tennyson lui-même. Voici le commentaire qu'il en a laissé :

« If the immediate life after death be only sleep, and the spirit between this life and the next should be folded like a flower in a night slumber, then the remembrance of the past might remain, as the smell and colour do in the sleeping flower ; and in that case the memory of our love would last as true, and would live pure and whole within the spirit of my friend until after it was unfolded at the breaking of the morn, when the sleep was over. »

(Lord Hallam Tennyson, II, 421).

L

Peut-être y-a-t-il dans la troisième strophe de cette pièce un souvenir du passage de *King Lear* où les hommes sont aussi comparés à des mouches.

LIX

Ajouté, en 1851, à la quatrième édition de ces poèmes.

LXI

Les Sonnets de Shakespeare étaient alors une des lectures favorites de Tennyson, et sont restés d'ailleurs une des œuvres qu'il admirait le plus. On sait qu'ils constituent, avec *In Memoriam*, le témoignage le plus éloquent que fournisse aucune poésie de l'affection d'un homme pour un ami.

LXXIX

La pièce est adressée à Charles Tennyson, celui des frères d'Alfred dont l'âge était le plus voisin du sien. Il fut lui-

même un poète de valeur. Les *Poems by two Brothers* qui, publiés en 1827, sont le point de départ de la carrière du futur poète-lauréat, avaient pour auteurs principaux Alfred et Charles, et aussi (en dépit du titre) leur frère aîné Frederick.

LXXXVII

Arthur Hallam avait lui-même un jour fait remarquer gaîment à son ami qu'il portait au front la barre qui contribuait à donner un caractère si accusé à la physionomie de Michel-Ange. (On peut voir à l'appui, au musée de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, sous le numéro 5668, la reproduction d'un buste du grand sculpteur florentin, par Baptiste Lorenzi ; l'original se trouve dans l'église de Santa Croce à Florence).

XCVIII

Le poème est adressé à Charles Tennyson et à sa jeune femme mariés le 24 mai 1836.

C

La quatrième strophe du poème se trouvait déjà plus qu'en germe, dans une des premières œuvres, l' « Ode à la Mémoire » parue dans le recueil de 1830 :

that loves
To purl o'er matted cress and ribbed sand,
Or dimple in the dark of rushy coves,
And swerves to left and right thro' meadowy curves
That feed the mothers of the flock.

CIII

Huitième strophe. Rappelons, pour les lecteurs français, moins familiers que ceux d'Angleterre avec les souvenirs de la Bible, que les fils d'Anak sont un peuple de géants, dont il est question dans Josué, XI, 21 et 22.

CVI

Un poète breton, Hippolyte Lucas, avait traduit quelques poèmes de Tennyson, parmi lesquels celui-ci, et avait envoyé son travail au maître. Il y avait quelque imprudence à ce choix. L'admirable pièce CVI est de celles qui doivent rendre les traducteurs très défiants et très modestes. On y entend les volées sonores des cloches et les vibrations du bronze. Bien hardi serait le traducteur qui prétendrait faire passer ces effets dans sa transposition du sens. Tennyson, après avoir accueilli de la façon la plus courtoise l'offrande du poète français, s'égaye avec un de ses correspondants de la pauvreté du résultat. « Sonnez, cloches, sonnez », lui paraît, avec raison, une bien misérable traduction de ce « Ring out, wild bells » où s'entend la clameur des cloches, et jusqu'au ronflement de la masse de bronze oscillant sur l'axe.

Avant d'avoir trouvé ces détails dans la biographie de Lord Hallam Tennyson, nous avions cru nécessaire, même au prix d'une infidélité au sens et d'une diminution notable d'effet, de remplacer le pluriel par un singulier. Il n'en reste pas moins vrai que si nous avions pu soumettre au noble poète quelque spécimen de notre travail, nous n'aurions pas choisi cette pièce, une des plus belles, mais sans doute une des plus intraduisibles du recueil.

CIX

Voici le texte de la quatrième strophe :

A love of freedom rarely felt,
Of freedom, in her regal seat
Of England; not the schoolboy heat,
The blind hysterics of the Celt.

Le patriotisme de notre poète n'allait pas sans une assez forte dose de « jingoïsme » et parfois de gallophobie. Malgré quelques rares professions de sentiments sympathiques, (par exemple dans un sonnet à Victor Hugo), Tennyson n'est guère un ami de notre pays. Ni la France agitée, inquiète de la monarchie orléaniste, ni la France résignée et asservie du second empire ne trouve grâce à ses yeux. — On peut comparer au passage ici rencontré la deuxième strophe du CXXVII.

CXXVI

« For all is well » est aussi un des thèmes développés dans un des poèmes de jeunesse de Tennyson, *The Palace of Art*, qui fait partie du recueil de 1832.



INDEX DES PREMIERS VERS

INDEX DES PREMIERS VERS

Texte anglais

INDEX DES PREMIERS VERS

Traduction française

Boulogne-sur-mer. — Imprimerie G. Hamain.